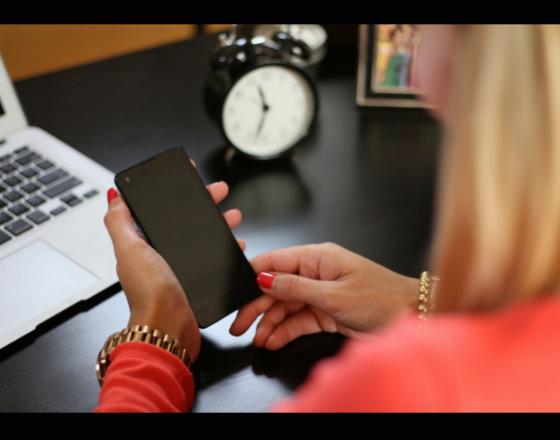
Le prix à payer





Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations: Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution: https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Doc77

Le prix à payer



Sommaire

Une assistante dévouée	5
Le client précieux	15
Gentleman italien	25
Un rendez-vous « d'affaires »	37
Le mépris	49
Les surprises du destin	59
Une chaude collaboration	69

Une assistante dévouée

L'ambiance était lourde dans cette entreprise, et ce depuis plusieurs années. Elle avait d'abord été vendue à une société étrangère qui ne s'était pas accommodée de la structure familiale d'antan, et qui avait exigé plus de rentabilité, toujours plus, ce qui est soi-disant la modernité.

Plusieurs directeurs s'étaient succédé, nommés par les propriétaires, pour remplacer les associés d'avant, et le dernier en date, aux dires des salariés, était plutôt du genre rigide, pas rigolo, froid, et n'était pas un modèle d'empathie.

Les ouvriers subissaient les nouvelles méthodes de travail décidées unilatéralement et arbitrairement (des réimplantations de locaux qu'ils jugeaient non réfléchies et en dépit du bon sens); les salariés des services commerciaux et supports se plaignaient en aparté de pressions importantes pour faire du chiffre; des petits managers, des petites responsables de service prenaient ces méthodes à la lettre et se permettaient parfois des attitudes odieuses avec leurs subalternes; les anciens bureaux, cloisonnés, avaient disparu pour faire place à un open space, plus « fonctionnel », plus propices à « la communication transversale » — pour reprendre les poncifs et le verbiage en vogue de nos jours — au prix d'une déshumanisation certaines de ces espaces de travail, d'un bruit ambiant parfois néfaste à la concentration quand tout le monde était au téléphone en même temps, d'une disparition totale de la confidentialité (tout le monde voit ce que fait tout le monde, entend

toutes les conversations, y compris les échanges entre le salarié et son chef, et plus personne ne se permet de passer un coup de fil personnel). Bref, l'entreprise vivait avec son temps!

*

Irène, à cinquante-deux ans, était arrivée jusqu'à présent à surnager.

Elle pouvait paraître privilégiée avec son bureau individuel au rez-de-chaussée, même si les cloisons étaient vitrées et donnaient sur le couloir et d'autres bureaux, comme celui de son directeur et ceux d'autres collègues du service R.H.

Il est vrai qu'en tant qu'assistante de direction d'un patron très occupé, souvent en déplacement, elle faisait quasiment partie de l'équipe de direction puisque son boss lui déléguait pas mal de responsabilités. Des tâches dont certaines auraient pu passer pour ingrates ou bien pour valorisantes, tout dépend de quel point de vue on se place.

C'était l'archétype même de la fille qui savait comment survivre, surtout à ce poste. Il avait fallu se rendre indispensable, presque irremplaçable. Bien entendu, elle ne se faisait aucune illusion : elle savait bien que personne ne l'est dans une entreprise, et qu'elle pouvait être remerciée au gré d'un changement de directeur; un nouveau, en arrivant, peut toujours préférer travailler avec une nouvelle assistante qu'il aura recrutée lui-même, qui n'a aucune connaissance de l'entreprise et de son histoire, c'est-à-dire qui n'a aucun avantage sur lui ni aucun lien aussi dangereux qu'ancien avec d'autres salariés, ou pire, avec des personnes proches des proprios ou des actionnaires, mais aussi – et surtout – qui sera plus malléable.

C'est pourquoi, de ce côté-là, elle avait toujours su s'adapter à chaque nouvelle tête dirigeante, chaque nouvelle méthode de travail, toute nouvelle consigne, même si ça devait se faire en serrant les dents.

Il ne fallait montrer également aucune empathie, aucun semblant de lien privilégié ou seulement amical avec quiconque, et supporter avec un masque d'indifférence totale, sans état d'âme, n'importe quel licenciement, n'importe quelle sanction infligée à un ou une collègue, et ne montrer aucun jugement négatif qu'elle aurait pu avoir sur une telle décision.

Au contraire, il fallait faire comprendre qu'on était du côté de la direction en toutes circonstance, soutenir toute décision prise à l'encontre de n'importe quel collaborateur, même si elle paraissait injuste, au risque de passer pour une vraie peau de vache sans cœur ou au mieux un valet servile de son patron, et surtout bien prendre ses distances avec les ouvriers et le personnel situé au plus bas de l'échelle.

Quant aux élus du personnel, n'en parlons pas. Elle se devait d'exprimer de temps en temps du mépris à leur encontre quand elle était seule avec son directeur, histoire de lui montrer qu'elle n'avait toujours pas changé de camp, qu'elle le soutenait en pensée lors des réunions de ces instances auxquelles elle assistait, bien que ne mouftant pas; mais elle était toujours invitée par celui-ci, plus histoire d'augmenter le poids physique de « la direction » face aux représentants du personnel que pour ce qu'elle pouvait apporter comme informations utiles lors des réunions.

Pourtant, ils n'avaient rien à lui envier; s'ils avaient su de quel salaire elle se contentait depuis toutes ces années... à peine plus qu'eux. Parce que ça aussi, c'était essentiel s'il fallait durer. Passée la cinquantaine, trop de salariés ayant un peu d'ancienneté dans une entreprise ont un salaire qui les met en péril : ils deviennent les personnes à virer en premier quand on met en place un plan d'économie.

Irène savait qu'il ne fallait jamais demander une augmentation, encore moins bien entendu se rebeller et, si possible, ne pas avoir un salaire qui augmente trop, même mécaniquement : cela l'aurait mise en concurrence avec des jeunes bimbos qui étaient prêtes à accepter n'importe quel poste au SMIC, du moment qu'il les sort du chômage et de la précarité, même si c'était un poste dégueulasse, multitâches, ingrat au possible, avec une charge de travail et des responsabilités exorbitantes, surtout eu égard à ce salaire minimum.

Au moins de ce côté-là, Irène n'avait pas à craindre les jeunes.

Restait le physique, l'âge tout court, qui pouvaient devenir un handicap aux yeux d'un patron sans aucun scrupule.

Passé un certain âge, certains salariés tombent malades, sont plus vite fatigués, posent des arrêts maladie, même si c'est parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement; et pour ceux qui comptent sur eux ou elles, ça devient lourd. Même si elle avait ses petits maux, ses problèmes hormonaux, son hypertension, Irène n'en faisait jamais état et s'arrangeait toujours pour venir bosser même quand elle était patraque avec les yeux vitreux, même avec 39° de fièvre.

Et quant à l'image, elle se disait qu'elle n'était pas hôtesse d'accueil, ne faisait pas les salons d'exposition, n'était pas amenée à rencontrer les clients dans son service. Malgré ça, elle mettait un point d'honneur à être chaque jour pimpante et élégante, assez classe (mais pas trop, il ne faut pas faire trop riche, ne pas donner l'impression qu'on n'a pas besoin de travailler), et elle pouvait se féliciter d'être franchement bien pour son âge, sans se méprendre ni se vanter.

C'est sûr, sa taille s'était un peu enrobée, comme beaucoup de femmes à l'aube de la cinquantaine, mais son teint était resté frais; et même si son visage s'était un peu empâté, son maquillage qui lui donnait l'air un peu BCBG arrivait encore à masquer sans trop d'effort ni d'excès les outrages du temps. Elle donnait toujours l'impression de sortir de chez le coiffeur avec ses cheveux méchés, impeccablement bouclés et bien tenus, et elle pouvait être fière d'avoir les mêmes yeux bleus qu'avant, d'une couleur pure qui lui donnait un certain charme, et même du chien.

Elle avait les formes qu'il faut là où il faut, avec une poitrine plutôt généreuse dont elle ne pouvait dissimuler totalement le volume sous des pulls à col roulé, et un postérieur bien marqué qu'elle ne pouvait cacher dans ses jupes droites qui s'arrêtaient aux genoux. Elle portait souvent des bottes ou des chaussures sages, des collants sombres. Bref, des tenues à son image, discrètes, afin de ne pas trop se faire remarquer.

*

Depuis quelque temps les tensions étaient palpables dans l'entreprise. Non que les affaires semblassent décliner – le chiffre d'affaires restait stable, à ce qu'on entendait – mais des plaintes émanaient de certains services sur les méthodes de management de quelques petits chefs, des collaboratrices craquaient. Le directeur feignait ne rien voir, tenant pour quantité négligeable ce qui lui remontait aux oreilles, mettant ça sur le dos de la « résistance au changement » (classique tarte à la crème des directions), et Irène, en fidèle serviteur de son patron, restait également de marbre, toisant de son œil indifférent et méfiant les délégués du personnel qui osaient aborder le sujet en réunion.

Ce directeur, homme peu impressionnable, semblait plus stressé par les futurs contrats et la concurrence. Ils étaient une petite entreprise de moins de 80 salariés et se positionnaient malgré tout sur des marchés à l'international avec des clients exigeants, tant en terme de coût que de délais de réalisation de leurs projets.

Justement, en ce moment, il était assez préoccupé par un dossier qu'il venait d'accepter et pour lequel il était encore en négociation. Irène ne travaillait pas au service commercial, mais elle suivait de loin les étapes de ce dossier puisqu'elle organisait les déplacements de son patron. Ce dernier n'était pas homme à montrer ses émotions, et encore moins du genre à s'épancher sur ses états d'âme, mais elle devinait bien, tant à ses mimiques qu'aux paroles peu explicites

qu'il lâchait sur ce sujet, que la partie s'avérait difficile et que le contrat n'était pas certain d'être signé.

Le client – une entreprise italienne située en Calabre – était très intéressé par ce que pouvait offrir la société mais n'avait pas caché qu'il n'avait pas encore fait son choix entre SESI (la société d'Irène) et d'autres concurrents situés en Europe, voire plus loin (le client n'avait bien entendu pas dévoilé quels concurrents étaient sur l'affaire).

Justement, ce jour là, le fameux client avait pris rendez-vous avec le patron d'Irène pour discuter du dossier, mais surtout pour visiter l'entreprise et voir l'atelier de fabrication. Irène commençait à stresser car son patron, qui d'ordinaire arrivait toujours en avance, n'était toujours pas là et il était $8 \, h \, 50$; or le rendez-vous avec son client était à 9 heures. Il devait être retardé – un embouteillage imprévu, c'est malheureusement monnaie courante –, mais pourquoi diable ne la prévenait-il pas? Un coup de fil rapide, un texto, ce n'est quand même pas compliqué, surtout que l'enjeu est plus qu'important. Elle détestait devoir gérer ce genre de situation, d'autant que son patron, plutôt soupe-au-lait, n'était pas du genre à apprécier qu'une assistante de direction prenne des initiatives inconsidérées.

Le client arriva cependant à neuf tapantes, et le directeur n'était toujours pas là. Elle dut bien entendu aller l'accueillir en arborant son plus charmant sourire :

— Bonjour Monsieur Buzzato, je suis Irène Langeais, l'assistante de monsieur Lefranc. Il m'a avertie qu'il aurait un tout petit peu de retard, mentit-elle. Veuillez-me suivre, s'il vous plaît.

Le client, qui avait tout d'abord eu un sourire engageant, s'était immédiatement fermé quand elle lui avait annoncé que le directeur avec qui il avait rendez-vous n'était pas encore là.

Elle l'emmena dans la salle de réunion, l'entreprise n'ayant pas d'endroit plus convivial. La salle était dénuée de fenêtres, juste des baies vitrées donnant sur le couloir. On faisait mieux, question chaleur.

- Voulez-vous un café? lui proposa-t-elle.
- Non, merci, déclina-t-il poliment mais un peu sèchement.

Cela démarrait mal. Elle avait espéré le détendre un peu et le faire patienter devant un café; elle se trouvait un peu prise de court. Comment allait-elle meubler les minutes qui allaient suivre, tout en faisant abstraction, par ailleurs, qu'elle ignorait totalement combien cette attente allait durer? L'homme ne semblait pas bavard ni affable; elle était mal partie.

Les minutes qui commençaient allaient rapidement devenir une torture.

Elle s'assit devant lui, de l'autre côté de la table de réunion, en se forçant pour le gratifier d'un sourire chaleureux, mais l'homme n'y répondit pas; il consultait sa montre, manifestant des signes d'agacement. Il ne semblait pas commode, plutôt du genre homme pressé qui n'apprécie pas qu'on lui fasse perdre son temps.

C'était un bel homme, grand, la cinquantaine bien sonnée (bien qu'il fût difficile de lui donner un âge), très typé, au teint hâlé, très élégant, les yeux sombres, et elle aurait juré qu'il avait des origines plus orientales. Il s'était peu exprimé jusqu'à présent, mais au peu de mots qu'il avait prononcés, elle avait remarqué son fort accent italien. Il parlait français, c'était déjà ça.

Si en plus elle avait dû ressortir son anglais de son tiroir et le dépoussiérer, elle aurait dû ramer un maximum, et l'accueil de ce client aurait été totalement catastrophique.

L'homme, qui l'avait à peine regardée depuis qu'il était arrivé, ne lui parlait pas et consultait désormais son smartphone. C'est vrai que ça n'était pas à lui de faire la conversation à la petite dame qui l'avait accueilli, mais plutôt le contraire. Mais il ne donnait pas vraiment l'impression d'avoir envie de faire la causette.

Si elle n'était pas consciente qu'elle n'était en définitive qu'une simple assistante de direction, elle aurait pu s'offusquer du mépris qu'il semblait lui renvoyer, mais ce qui la faisait souffrir surtout, c'était de ne pas savoir quoi faire avec ce client important. D'autant que son patron, s'il lui déléguait beaucoup de tâches dans le domaine des ressources humaines, était connu pour ne se faire assister par personne quand il s'agissait des relations avec les clients.

Et M. Lefranc qui ne donnait aucun signe de vie... Elle se sentait comme paralysée. Comment dire à ce client que ce n'était qu'une question de minutes alors qu'elle n'avait aucune idée du retard qu'il allait avoir? Elle commençait à avoir les mains moites; le stress montait, le silence était pesant. Elle ne pouvait pas rester ainsi sans rien faire, ni ne rien lui proposer. Il fallait qu'elle essaie d'avancer. Tant pis si elle prenait un risque et déclenchait la colère de son patron. Elle prit une initiative, terrifiée à l'idée qu'elle était peut-être en train de faire une bêtise :

- Écoutez; étant donné que monsieur Lefranc va avoir un peu de retard, je vais vous proposer de rencontrer le responsable de production, qui pourra vous faire visiter l'atelier. Qu'en pensezvous? Je crois savoir que vous aviez prévu d'effectuer cette visite...
- Tout à fait, répondit-il avec un air qui semblait dire « Ah, enfin, ça bouge! » En effet, ça nous ferait peut-être gagner un peu de temps.
- Je vais le faire appeler afin qu'il vienne vous accueillir. Je vous demande de patienter une toute petite seconde, lui dit-elle avec un sourire qui se voulait le plus exquis du monde mais qui était un peu crispé.

Elle se leva, fila à son bureau distant de quelques mètres où elle prit le téléphone et sonna le branle-bas de combat.

La tension en elle se relâcha quand elle vit arriver dans sa blouse bleue l'homme providentiel. Elle fit les présentations et laissa l'homme de l'art emmener le client italien dans l'atelier. Elle souffla, retourna à son bureau et tenta une nouvelle fois de joindre son directeur, mais son téléphone était toujours sur boîte vocale et il n'avait pas répondu à ses textos.

Au bout d'une vingtaine de minutes son patron débarqua dans son bureau, visiblement énervé. Sans même lui dire bonjour, il lui jeta :

- Et le client...?! Où est-il?
- Je l'ai fait attendre quelques minutes puis je l'ai confié à Passy pour qu'il lui fasse visiter l'atelier. Je ne savais pas quoi faire...

Il grommela:

— Bon sang, j'espère qu'il ne va pas raconter n'importe quoi à ses questions! Ce client-là, il est spécial...

Il avait l'air en colère.

— Je vais les rejoindre dans l'atelier, dit-il en disparaissant au fond du couloir.

Irène se sentit liquéfiée; son sang s'était glacé. « Zut, se dit-elle, je n'aurais pas dû, alors... Mais que pouvais-je bien faire d'autre? » Elle se tordait les mains, anxieuse. Si ça tournait mal, elle porterait le chapeau, c'est sûr. Si l'entreprise ne remportait pas le contrat à cause d'une maladresse du responsable de production, si le client avait perdu confiance dans cette société dont le directeur arrivait en retard à ses rendez-vous et lui faisait perdre son temps, s'il en gardait une image d'amateurisme, c'est sûr que ce n'était pas le directeur qui allait prendre : il lui mettrait tout sur le dos. Même si ce n'était pas juste, c'était malheureusement l'assistante qui servirait de bouc émissaire. Et elle le redoutait.

Elle entendit enfin son patron qui revenait d'un pas pressé. La visite de la production avait presque duré deux heures. Était-ce bon signe? Ils étaient passés devant son bureau vitré sans s'arrêter et s'étaient engouffrés dans la salle de réunion.

Un quart d'heure après elle entendit leur voix; il le raccompagnait jusqu'à la porte. Elle eut presque un tremblement d'émotion.

Le directeur vint la voir. On ne peut pas dire qu'il était souriant – il ne l'était jamais – mais son visage semblait détendu. Elle leva

la tête et les sourcils d'un air interrogateur, mais n'osa pas poser de question.

— Bon, il est coriace, celui-là... mais dans l'ensemble il a l'air plutôt satisfait. En tout cas rassuré sur les délais qu'il exige et qu'a priori on peut tenir. Il a l'air rassuré, question qualité aussi.

Puis il ajouta:

— J'étais pris dans un embouteillage et je n'avais pas le chargeur de mon téléphone. Quelle poisse!

Irène n'avait pas dit un mot. Il sortait déjà du bureau, mais presque arrivé sur le seuil il lui lança :

— Bon. Heureusement que vous étiez là. Vous avez assuré.

Pour peu, elle aurait fondu en larmes. Elle se rassit sur son fauteuil, toute secouée par les chauds et froids qu'elle avait subis au cours de cette matinée.

Elle avait finalement pris la bonne décision.

*

Plusieurs semaines passèrent. Le directeur et elle échangeaient surtout au sujet de ce qui la concernait, c'est-à-dire des dossiers du personnel, mais elle entendait parler les autres collaborateurs du service commercial, de la production, et elle comprit que l'affaire n'était pas conclue avec le fameux client. Rien n'était encore gagné. Mais si le contrat ne devait pas être signé avec son entreprise, on ne pourrait pas lui mettre ça sur le dos : en tout cas, elle en était convaincue.

Comme cette affaire ne la stressait plus, elle se permit de questionner son patron à un moment où ils n'étaient que tous les deux, au sortir d'une réunion :

- Et le contrat avec le client italien, il va être signé?
- Malheureusement, ça traîne un peu en longueur. Il se disait pressé au début, et il fait traîner le dossier. Un drôle de type.
 - Ça n'est pas bon signe?

— Rien n'est encore joué. Je veux dire : le processus est bien engagé, mais, comment... je me méfie de ce genre d'individu... qu'il nous mette au dernier moment le couteau sous la gorge en prétextant je ne sais quoi pour réclamer une baisse alors qu'il aurait gardé sous le coude l'offre d'un concurrent en l'ayant fait mijoter. Vous savez, ajouta-t-il d'un air sombre, ce sont des pratiques courantes, malheureusement... Enfin, continua-t-il après un silence, je vais le rappeler : je veux être fixé. On mobilise beaucoup de personnes, dont le bureau d'études, et si nous n'avons pas l'affaire, autant qu'on le sache au plus tôt.

Irène en fut un peu attristée. De quoi relativiser, se dit-elle, sur la façon dont on doit traiter un client. « De nos jours, tout est affaire de gros sous ; tout le reste n'est que quantité négligeable. » pensa-t-elle. Mais, quand même, cet homme venait d'Italie exprès, faisait le voyage avec tout ce que ça coûtait... ce n'était quand même pas pour s'amuser. Ou alors ç'aurait été vraiment aberrant, tout cet argent dépensé par les entreprises pour ces types qui prennent l'avion, avec les frais qui vont avec, pour finalement ne pas signer un contrat...

Elle avait beau ne pas être trop naïve, elle n'en revenait pas.

Le client précieux

Quelques semaines plus tard, elle vit à nouveau débarquer l'homme dans l'entreprise. Son patron n'avait pas été présent les jours précédents et il ne l'avait prévenue que quelques minutes avant. Elle n'aimait vraiment pas ces façons de procéder : était-ce pour la mettre en difficulté qu'il la tenait à l'écart de ces informations on ne peut plus importantes? Que se serait-il passé s'il s'était pointé une nouvelle fois en retard (bien que ça ne lui arrivât quasiment jamais, la fois précédente ayant été une exception)? Quelle image aurait-elle donné malgré elle de l'entreprise en n'arrivant pas à dissimuler sa surprise? Au fond d'elle-même, elle était vexée et ravalait sa contrariété, toujours habituée à faire bonne figure quoi qu'il arrive.

D'ailleurs c'est monsieur Lefranc lui-même qui alla accueillir son client. C'était la fin de la matinée. Il l'emmena dans son bureau où ils restèrent enfermés plus d'une heure. Était-ce bon signe? Elle ne savait que penser, mais de toute façon elle avait ce matin-là d'autres chats à fouetter; et puis, ce n'était plus son problème : il gérait seul ses dossiers, ne l'informait même plus de ses rendez-vous. Il valait mieux qu'elle se recentre sur ses dossiers R.H. Le business, et le sort même de l'entreprise, elle s'en lavait les mains.

Elle les entendit sortir et parler bruyamment dans le couloir. Ça y était : l'entretien était terminé, et au ton de la conversation, aux bribes de paroles qu'elle comprenait, cela semblait bien engagé. « Enfin, ce sont des choses qui ne me concernent plus... enfin, plus directement. » se raisonna-t-elle. Cette fois elle ne verrait même pas le client italien; il s'en irait comme il était venu, et son patron ne la tiendrait même pas au courant des résultats de la tractation. Il lui jetterait sans doute quelques miettes d'informations au détour d'une conversation, un de ces jours, avec un peu de chance.

Mais elle entendit que les deux hommes s'approchaient. Ils continuaient à discuter, en avançant dans le couloir très lentement. Finalement, elle les vit s'arrêter juste devant sa porte, qui restait toujours ouverte.

- Hé, bonjour, Madame Langeais! lui lança l'Italien.
- Bonjour, Monsieur, s'empressa-t-elle de lui répondre en se levant de son bureau pour venir lui serrer la main.
 - Ça va bien, Madame?
 - Très bien. Et vous, Monsieur Buzzato?
 - Oh, appelez-moi Fabrizio, Madame Langeais!

Elle eut un rire un peu bête et se sentit rougir un peu. Elle avait été étonnée d'entendre que le client s'était souvenu de son nom, et elle avait mis un point d'honneur à l'appeler par le sien, lui montrant qu'elle aussi avait bonne mémoire, et que même si elle n'appartenait pas au service commercial, elle se souciait du client. Elle l'avait fait sans aucune intention particulière envers son patron car elle n'avait rien à lui prouver. Celui-ci la regardait avec son éternel air indifférent, la considérant sans aucun doute comme quantité négligeable, au même titre que tous les salariés, d'ailleurs. En comparaison, la manière chaleureuse avec laquelle l'Italien s'adressait à elle était inattendue et lui mettait du baume au cœur, après ses récentes contrariétés.

- Nous allons déjeuner, Irène, l'avertit son directeur.
- Très bien, Monsieur Lefranc. Bon appétit.
- Vous ne vous joignez pas à nous, Mme Langeais? lui lança joyeusement le client.
- Non, non, c'est gentil, mais j'ai encore plein de choses à terminer, dit-elle en baissant les yeux et en dissimulant sa surprise.

Son patron avait assisté à ce bref échange d'un œil torve et étonné.

Irène savait qu'elle devait rester à sa place : elle n'était rien, n'intervenant en rien dans ce dossier, et sachant bien que c'était son patron qui invitait, très probablement; il aurait trouvé gonflé qu'elle s'incruste, l'obligeant à payer pour elle également. Ce n'est pas le genre de chose qu'elle se serait permise, et même si elle avait eu le culot de les suivre, elle savait qu'il lui en aurait voulu et qu'il le lui aurait fait payer tôt ou tard. Elle en frissonnait d'avance.

Les deux hommes partirent déjeuner.

Par la suite, elle n'eut – comme toujours – que des informations indirectes sur l'avancement de ce dossier. Les tractations étaient longues; le client semblait vouloir signer le contrat mais son chantier était retardé, d'après ce qu'elle crut comprendre, ce qui laissait le temps aux Italiens d'essayer de faire encore baisser les prix.

Le genre de client très exigeant et dont on se méfie jusqu'au bout.

*

Une bonne dizaine de jours plus tard, son patron, un peu survolté, débarqua dans son bureau :

- Ah, Irène, le client italien vous savez, monsieur Buzzato il arrive aujourd'hui. J'ai prévu de l'inviter à déjeuner. Vous pouvez réserver une table au Cheval Blanc?
- Oui Monsieur, je m'en occupe. J'espère qu'il restera de la place pour ce midi...
 - Oh, si vous appelez maintenant, ça devrait aller.

Elle détestait devoir travailler dans l'urgence, au pied levé, surtout alors que son patron devait connaître ce rendez-vous depuis plusieurs jours et ne l'avait pas tenue au courant; c'était un peu la prendre pour une bonniche. Elle décrochait déjà son combiné en réprimant une grimace.

— Et réservez pour trois : vous venez!

Comme elle levait les yeux sur lui avec un air stupéfait, il ajouta, baissant un peu la voix, sur le ton de la confidence :

— Oui, il a l'air de vous avoir à la bonne. Et pour ma part, entre nous, je préfère aussi qu'il y ait un témoin à ce rendez-vous. Et il sortit.

Irène était troublée. Elle qui n'était qu'assistante du directeur – une subalterne qu'il ne tenait pas informée de grand-chose – la voilà qui, maintenant, devenait importante comme par magie, à tel point qu'elle devait être présente aux rendez-vous d'affaires. Et tout ça parce que le client, un type avec qui elle n'avait échangé en tout et pour tout pas plus de dix mots, appréciait sa présence.

Passe encore que son directeur ne lui ait même pas demandé si elle avait d'autres projets pour ce midi (alors que le temps de pause n'était pas rémunéré); passe encore qu'il ne l'ait pas prévenue; passe encore qu'il l'ait prise au dépourvu; passe encore qu'il l'embarque comme ça pour servir de faire-valoir... mais par contre, se servir du prétexte qu'il ne voulait pas être seul avec ce client lui semblait un stratagème des plus hypocrites! Parce qu'en plus il y avait au moins cinq personnes dans la société qui avaient suivi cette affaire et qui lui auraient été bien plus utiles en assistant à cet entretien, quand bien même c'était un déjeuner.

Or, justement, en quoi pouvait-elle être utile? L'avait-il choisie parce qu'elle était discrète et vouée à se taire, des qualités indispensables à sa fonction, il est vrai, érigées en quasi-sacerdoce pour cette profession? Le mot est composé lui-même de deux termes hautement significatifs : secret + taire. En quoi pouvait-elle être un faire-valoir? Son rôle était de ne rien dire, d'observer, en souriant de préférence... rien de très valorisant. Elle se sentait vaguement dégoûtée, tout en gardant pour elle-même le fruit de ses réflexions.

M. Buzzato arriva peu de temps avant midi. M. Lefranc avait appelé Irène sur son poste à peine un quart d'heure avant pour lui donner la consigne d'aller elle-même l'accueillir à son arrivée, puis

de le prévenir. « Me voilà ravalée au rang d'hôtesse d'accueil! » se dit-elle.

On sonna. Sans pouvoir être sûre que c'était bien le fameux client, elle alla jusqu'au hall d'entrée afin de l'accueillir.

C'était bien lui, et dès qu'il la vit il arbora un sourire qui éclaira son visage :

- Hé, Madame Langeais! Comment allez-vous?
- Très bien, Monsieur Buzzato. Et vous-même?
- Parfaitement bien! Comment pourrait-il en être autrement?

Irène, habituée aux civilités et à la politesse d'usage, lui rendit son sourire sans avoir à se forcer. La bonne humeur du type était sans doute communicative; par ailleurs, voir un homme qui semblait si content de la rencontrer lui transmettait, à son corps défendant, une espèce de bienheureuse euphorie.

- Je vais appeler monsieur Lefranc, et nous pourrons aller déjeuner. J'ai réservé une table dans un petit restaurant que nous connaissons et qui est fameux.
- Oh, meraviglioso! Vous êtes un ange avec moi. C'est tellement agréable de manger en France, on sait si bien s'occuper des clients...

Elle s'absenta pour appeler son patron qui ne tarderait pas à rappliquer, et elle retrouva M. Buzzato dans le hall pour l'attendre. Il affichait toujours un sourire satisfait. M. Lefranc arriva très vite. Il prit sa voiture. Irène monta bien entendu à l'arrière. Durant le trajet les deux hommes parlèrent du projet. Irène se disait qu'elle allait faire la potiche durant tout le repas... mais une potiche souriante.

Elle ruminait en silence. Si au moins avec ça elle allait avoir une prime, cela serait mérité, surtout s'ils décrochaient finalement le contrat – ce qui semblait en bonne voie – mais elle ne se faisait aucune illusion : à son âge il ne faut pas la ramener, et être contente d'avoir encore son job.

Elle n'oserait même pas réclamer.

Au restaurant, dans la salle chaleureuse et calme qu'elle connaissait, on les installa à une petite table ronde. Elle avait son patron presque en face d'elle et M. Buzzato à sa droite.

Alors qu'elle s'attendait à ce que les deux hommes parlent affaires durant tout le repas sans lui prêter aucune attention, sans s'adresser à elle, comme si elle était une chaise, le client, à chaque phrase qu'il prononçait, la regardait autant que son directeur, comme si elle était une interlocutrice de même importance.

Bien entendu, elle ne mouftait pas.

Mais souvent M. Buzzato lui lançait des petites interrogations anodines, comme « N'est-ce pas, Madame Langeais? » en réponse desquelles elle se contentait de sourire poliment; ou bien il appuyait ses propos comme s'il attendait d'elle un acquiescement.

Bien entendu, son directeur – fidèle à lui-même – ne lui adressait pas un regard, comme si elle n'était pas présente. Il lui faisait bien sentir par son attitude que si elle était là, elle le devait uniquement au client italien.

Irène laissait vagabonder son esprit, essayant de garder à son attitude une apparence de présence attentive. M. Buzzato dut s'en rendre compte à un moment donné, car profitant d'un rare blanc dans la conversation il lui toucha le bras :

- Ça va, Madame Langeais?
- Oui, très bien, Monsieur Buzzato.

Il eut un petit sourire entendu:

— À la bonne heure!

Malgré son fort accent, il montrait une parfaite maîtrise du français et avait, en fin de compte, d'excellentes manières; particulièrement élégant, il ne trahissait pas la réputation qu'ont ses compatriotes. En fait, avant qu'il ne l'interpelle, elle était en train de se demander pourquoi il était si plein d'attentions envers elle, petite secrétaire de direction.

« Les Italiens ont une parfois cette réputation de séducteurs invétérés, pouvant aller jusqu'à la vulgarité quand ils entreprennent les femmes; mais ce n'est pas le genre de cet homme, dont les manières sont plutôt raffinées... et puis ce ne sont que des clichés, de toute façon... » se dit-elle. De plus, si celui-ci cachait son jeu et un goût immodéré pour les femmes, elle l'imaginait plutôt s'intéresser à des femmes plus jeunes, de moins de quarante, quarante-cinq ans. Elle, elle avait atteint un âge auquel les femmes ne s'attendent plus vraiment à faire l'objet d'un rentre-dedans.

Bien sûr, durant la discussion animée elle avait remarqué quelques œillades à la dérobée du client sur les rondeurs de sa poitrine qu'elle ne pouvait pas cacher, bien qu'atténuées par son joli pull en mohair; mais de là à imaginer qu'il avait envie de la séduire... c'était à des lieues de son esprit. Irène était une femme trop sage, avec une vie bien rangée et un mari plus âgé, et ses jeunes années lui paraissaient tellement loin... les années où les garçons s'intéressaient à elle, c'était comme dans une autre vie.

Le repas lui parut interminable, bien qu'objectivement il ne s'éternisa pas.

Quand ils furent à la voiture, M. Buzzato, contre toute attente, s'adressa à Irène :

— Montez devant, Madame Langeais, je vous en prie.

Irène fut stupéfaite par son culot, quoique commençant à être habituée aux facéties de l'homme. Elle remarqua le regard noir de son patron; alors, particulièrement confuse, elle déclina fermement l'invitation. L'homme, s'apercevant de son trouble, comprenant qu'il venait de la mettre dans l'embarras, n'insista pas.

Le retour jusqu'à l'entreprise se fit le plus normalement du monde et sans incident.

*

Au cours des jours qui suivirent, en l'absence de son patron elle eut plusieurs fois M. Buzzato en ligne, qui cherchait à le joindre. Il se montrait à chaque fois très affable, lui demandant comment elle allait; il avait l'air de s'inquiéter d'elle et semblait éprouver le remord de l'avoir mise dans une situation embarrassante lors de l'épisode précédent. Néanmoins, toujours aussi jovial, il la remercia d'avoir réservé ce « meraviglioso petit restaurant l'autre jour » et lui assura qu'il avait été « très heureux d'avoir déjeuné en si agréable compagnie. »

Irène rougissait à tant de flatteries, se disant qu'il en faisait trop. Mais que cherchait-il, cet homme?

En tout cas, il ajouta:

- La prochaine fois que je reviens chez vous et je dois revenir voir monsieur Lefranc bientôt c'est moi qui inviterai. Ne dites rien. Je sais que ça n'est pas habituel que le client invite, mais vous savez, ce n'est pas trop le genre de ma maison de se laisser influencer par une invitation. Et d'ailleurs, à ce sujet je dis vous ça de vous à moi les négociations ne sont pas encore terminées; nous avons quelques points d'achoppement avec votre société. Mais je compte sur vous pour garder ça pour vous; je vous le dis parce que vous m'êtes très sympathique. De toute façon, nous arriverons à un accord, vous savez. Je suis un éternel optimiste.
 - Je n'en doute pas, Monsieur Buzzato.
- Et comme je vous disais, étant donné que c'est moi qui inviterai, je tiendrai particulièrement à ce que vous soyez présente. Mais rassurez-vous... enchaîna-t-il avant qu'elle n'ait eu le temps de protester et, continuant sur un ton plus bas et encore plus chaleureux... je ne vous mettrai pas en difficulté, j'ai bien tout compris. Je serai un ange! s'exclama-t-il.
- Bon... enfin... j'espère que je serai disponible ce jour-là... bredouilla-t-elle.
- Ah, Madame Langeais, jamais je ne voudrais vous empêcher de manquer quelque chose de personnel et d'important, mais je vous assure que vous me ferez un immense plaisir en me ravissant de votre présence à ce prochain déjeuner.

Elle eut petit gloussement; elle n'avait plus l'habitude des compliments, ni qu'un homme soit aussi prévenant avec elle. Ça la changeait vraiment. Même si cela aurait pu devenir gênant, elle commençait à se laisser aller à apprécier. Elle eut la sensation de céder en disant :

— Bon, entendu. Et de mon côté, je vous promets que je serai discrète.

Elle avait baissé la voix, de peur que ses voisines de bureau ne l'entendent.

- Ah, j'aime entendre ça! Vous me mettez de la joie au cœur pour le reste de ma journée! Au revoir, Madame Langeais; à très bientôt, et au plaisir de vous voir sous peu.
 - À bientôt, Monsieur Buzzato.

Gentleman italien

Une semaine plus tard, à la fin d'un one-to-one avec son patron sur des sujets tout autres, celui-ci lui lâcha :

— Ah, et au fait : Buzzato a pris rendez-vous avec moi le 7. Il a tenu à ce que l'on déjeune ensemble. Il a insisté pour que vous soyez là, et pour nous inviter. Quel drôle de zèbre, celui-là... Mais coriace, sous ses airs sympas : il nous met la pression, je peux vous le dire... Bon, il veut qu'on aille au Cheval Blanc, comme l'autre fois ; il a apprécié l'endroit. Il y a mieux, mais bon... il ne connaît rien, ici, et puis on ne va pas le contrarier ; il s'y entend mieux en affaires qu'en gastronomie! Je vous laisserai réserver. Prenez-vous-y à l'avance, qu'on ait une bonne table, tranquille, comme l'autre fois. N'allez pas me le contrarier. Ah, c'est dommage que ça ne soit pas vous qui soyez chargée de négocier : il vous mange dans la main.

Il sortit.

Irène était agacée. Finalement, elle était là quand ça l'arrangeait. Elle était là pour ne surtout pas contrarier le client, pour essayer de l'amadouer. Elle ignorait tout des détails de la négociation en cours, mais son patron lui apparaissait chaque jour de plus en plus antipathique, jusqu'à lui être détestable alors que ce monsieur Buzzato, finalement, en comparaison, lui devenait de plus en plus agréable.

Bien sûr, elle se rendait compte qu'il lui faisait la cour, mais c'était vraiment léger, bon enfant; il n'était pas vraiment entreprenant, et c'était plutôt flatteur pour elle, qui n'avait plus l'habitude qu'un homme s'intéresse à elle.

C'était peut-être de l'hypocrisie (si c'était le cas, en tout cas il était très convaincant); il était peut-être intéressé. En fait, elle oscillait d'un jour à l'autre entre l'envie de se laisser bercer par cette attitude galante et la méfiance. Mais que pouvait-il espérer d'elle? Il devait forcément savoir qu'elle n'avait aucun pouvoir ni aucune influence sur son patron. Étant un homme très fin, il avait bien dû se rendre compte que ce directeur austère ne faisait pas de sentiments et n'était pas influençable. Seuls pouvaient influer sur ses décisions les directives de ses employeurs et les choix économiques.

Arriva le 7, le jour du fameux rendez-vous. Ça commençait mal : son patron s'était absenté pour la matinée et devait revenir juste pour le déjeuner d'affaires.

Peu avant midi, on sonna : c'était le client italien. Et monsieur Lefranc qui n'était pas encore là... Ça la mit en colère une fois de plus. Heureusement, quand elle accueillit le client, le sourire de celui-ci effaça de son cœur la colère envers son patron.

Ce jour-là elle avait particulièrement soigné son maquillage et sa coiffure. Elle portait un pull sombre et léger, une jupe droite arrivant au-dessus du genou et des bottes marron foncé. Elle était consciente de sa coquetterie, et que si elle avait soigné sa tenue, c'était pour le sympathique Italien, comme si elle voulait le remercier de sa gentillesse envers elle.

C'est avec une petite moue et un pincement au cœur qu'elle lui annonça que son directeur n'était pas encore rentré, mais qu'elle l'appelait de suite sur son portable pour savoir où il était, et surtout quand il devait arriver. Monsieur Buzzato n'eut pas le moins du monde l'air contrarié, et cette nouvelle n'effaça pas son sourire jovial.

— Allô, Monsieur Lefranc? Je suis avec monsieur Buzzato qui vient d'arriver. J'avais réservé la table pour 12 h 15...

— ...

— Ah... Oui... Ah bon... Bon, d'accord. Nous allons faire comme ça... enfin, si ça ne dérange pas monsieur Buzzato; je vais le lui demander, il est à côté de moi.

Elle sentit à cette réplique un soupçon d'agacement dans la voix de son patron. Mais c'était quand même normal de lui demander, au client; c'était un client, tout de même, et c'était lui qui invitait par-dessus le marché. C'était quand même gonflé de sa part, à son patron! Mais bien entendu elle garda sa réflexion pour elle et se tourna vers monsieur Buzzato qui, en homme bien éduqué, s'était légèrement éloigné et attendait.

— Monsieur Lefranc me dit qu'il va être un peu retardé et nous demande... vous demande si ça ne vous dérange pas que nous allions au restaurant tous les deux et qu'il nous rejoigne ensuite.

En fait, le client avait bien compris, à sa réplique, que ça n'était pas Lefranc qui demandait mais bien elle, parce qu'elle avait plus de savoir-vivre que son patron. Quelle image déplorable il donnait-il à son client... Pas étonnant que ce dernier ne prenne pas de gants lors des négociations.

Monsieur Buzzato eut un petit sourire crispé et fit un petit geste de la main, murmurant :

- Pas de problème.
- C'est OK, Monsieur Lefranc. Nous nous rendons là-bas. Vous me tenez au courant?
 - ...
 - Entendu. À tout à l'heure.
 - Nous prenons ma voiture, Monsieur Buzzato.
 - Non, non, pas question, Madame Langeais : je vous emmène.
 - Oh, ça me gêne, Monsieur Buzzato...
 - Mais non, mais non, j'insiste!
- Oh, quand même... dit-elle en baissant la voix, d'un air résigné et en le suivant. Déjà que mon directeur nous fait faux bond...

Pour toute réponse il lui fit un sourire entendu et un peu complice.

Irène s'assit à côté de lui. Tous deux gardèrent le silence durant un petit moment. Elle avait le visage fermé, doublé d'un air contrarié. M. Buzzato, qui l'observait, s'en rendit compte immédiatement :

— Allez, Irène – je peux vous appeler Irène? – ne vous en faites pas. Ne soyez pas embarrassée. Vous n'êtes pour rien dans cette situation.

Elle ne répondit pas, tourna un instant la tête vers lui et esquissa un petit sourire triste.

Il enchaîna:

— Vous êtes une excellente assistante, dévouée; on voit que vous faites tout pour que tout se déroule bien. Vous êtes une grande professionnelle, et très précieuse... J'aurais aimé être entouré de collaborateurs au top comme vous.

Ce qu'il venait de dire la remua profondément. Elle sentit ses yeux s'humidifier.

- Je ne suis pas parfaite; je fais ce que je peux, avec ce qu'on me donne... avec les personnes avec qui je dois travailler. J'essaie de faire au mieux, j'essaie d'arranger les choses... J'ai l'impression de devoir rattraper les choses, parfois... souvent... mais je n'en attends pas de reconnaissance... D'ailleurs, je n'en ai pas.
- Je le vois bien, Irène; je ne suis pas aveugle. Moi je vois tout ce que vous faites, et je vous apprécie pour ça. Je vous en remercie. Vous êtes une petite femme magnifique.

Elle avait bien compris que ce qualificatif qu'il venait d'employer n'était pas destiné à son physique – bien qu'elle n'eût pas remarqué ses regards à la dérobade sur le bas de ses cuisses gainées de nylon brun sombre, sa jupe s'étant remontée quand elle s'était assise – mais l'expression en était d'autant plus élogieuse.

Avait-il à ce point une admiration pour elle, ou était-il en train d'essayer de la séduire?

Ils arrivèrent au restaurant. Il redoubla d'attentions pour elle.

On les installa, comme convenu, à une petite table, à l'écart dans un recoin de la salle. Il y avait encore moins de monde que la fois précédente.

M. Buzzato lui ôta son manteau et l'accrocha lui-même à la patère. Autant de galanterie aurait pu paraître incongru et anachronique, mais il faisait ça avec un tel naturel et une telle élégance... Irène était sous le charme.

Elle commençait à se demander de quoi ils allaient pouvoir parler, étant donné qu'elle ne savait rien de la négociation en cours et qu'elle se savait, qui plus est, parfaitement incompétente en la matière. Et pour tout dire, elle avait d'abord eu une légère appréhension (toujours ce fond de méfiance tapi en elle), craignant qu'il eût comme dessein de la faire parler, de glaner des informations qui auraient pu lui servir à lui pour mieux négocier le contrat, mais il amena la conversation sur des sujets tout autres, ce qui la soulagea.

Elle n'avait de toutes façons aucune information sur l'affaire, son patron la maintenant dans l'ignorance la plus totale (elle n'entendait rien aux questions techniques de la production, ce qui l'arrangeait bien, pour l'heure).

Ils commandèrent, sans se soucier de Lefranc, dont on ne savait pas quand il arriverait. Irène, d'ailleurs, n'avait même plus envie qu'il vienne; et si elle avait dû déjeuner en compagnie du seul Buzzato, elle en aurait été heureuse à ce moment-là.

Sans lui demander son avis, il avait d'autorité commandé deux coupes de champagne.

- Parlez-moi un peu de vous, Irène. Ça fait longtemps que vous travaillez dans cette entreprise?
 - Dix-sept ans, répliqua-t-elle en réprimant un soupir.
 - Quand même...! Vous avez dû en voir passer, des directeurs?
- Pas tant que ça. Avant, c'était une petite entreprise, plutôt familiale, créée par les anciens patrons. Ils sont restés en poste jusqu'à ce qu'ils revendent l'entreprise, il y a quelques années. Il y

avait plutôt une bonne ambiance, à cette époque... Enfin, je veux dire – se reprit-elle – ce n'est pas que l'ambiance soit devenue difficile, mais vous savez comment c'est devenu maintenant, le monde des affaires : il faut de la rentabilité, toujours plus...

- Oui, bien entendu. Nous vivons dans un monde dur, dit-il avec un accent qui sonnait faux.
- Oui, c'est comme ça, il faut faire avec... et s'adapter, ajoutat-elle avec un sourire résigné.
 - Et votre mari, que fait-il? demanda-t-il d'un air prévenant.

Elle nota la finesse avec laquelle était posée la question : on ne demande pas à une dame de son âge à brûle-pourpoint « Vous êtes mariée ? »

- Il ne travaille plus depuis deux ans; il est en préretraite. Il était expert comptable pour une grosse entreprise.
 - Et vos enfants? Je suppose que vous avez des enfants?
- Oui, deux fils. L'un est enseignant et l'autre artiste. Ils ne sont plus à la maison.
 - Vraiment? Vous avez déjà des grands enfants comme ça?
- Oh, mais oui, Monsieur Buzzato : j'ai l'âge d'avoir des enfants qui ont dépassé trente ans! rit-elle de sa galanterie un peu grosse.
 - Mais je vous assure, je vous donnais une petite quarantaine...
 - Oh, Monsieur Buzzato...
 - Appelez-moi Fabrizio.
 - Ça me gêne, Monsieur Buzzato, je...
- Si, si, j'insiste. Nous ne sommes que tous les deux; vous n'avez rien à craindre de votre patron. Vous me donnerez du « Monsieur Buzzato » quand il sera là.

Elle rougit un peu, gênée de l'idée de cette cachotterie complice, aussi infime fût-elle.

— En tout cas, vous êtes une belle femme, Irène, et vous le savez. Je tenais à vous le dire car vous l'aviez peut-être oublié. Vous incarnez ce charme des femmes françaises, alliant l'élégance et la discrétion, et ce je-ne-sais-quoi qu'elles ont d'attirant...

— Oh, Monsieur Buzza... Fabrizio...

Il eut un sourire radieux à l'entendre enfin prononcer son prénom. Quant à elle, ça lui fit un drôle d'effet de l'entendre sortir de sa propre bouche, comme si elle se retrouvait dans son intimité; c'était un peu comme si elle se retrouvait en nuisette devant lui.

- ... j'ai dépassé cinquante ans, vous savez? Je suis coquette, je passe beaucoup de temps tous les matins pour être présentable, comme doit l'être une assistante de direction. Pour essayer d'effacer les marques des ans, je fais attention à ma tenue... mais je ne suis plus une jeune fille, même plus une jeune femme...
- Le charme, Irène, le charme. Il est éternel! proclama-t-il avec emphase. Une belle femme restera toujours une belle femme. J'en ai connu qui, passé soixante-dix ans, étaient toujours belles, et même désirables.

À ce mot, elle eut comme un frisson qui parcourut tout son corps jusqu'au creux de ses reins, et sentit comme une chaleur entre ses cuisses. Elle n'avait pas éprouvé ce type de sensation depuis des années.

L'homme avait posé sa main sur le dos de la sienne, et la tête tournait à Irène comme tournèrent un instant de folles images dans sa tête, emportées par les bulles du champagne qui étaient montées à son cerveau : elle s'était vue dans les bras de cet homme, grand et puissant, et il lui faisait l'amour avec passion, lentement, dans des draps blancs et frais comme la nappe devant ses yeux.

Il était resté à la regarder, la tête inclinée vers elle, avec un air attendri et charmeur.

Elle eut comme un sursaut, se ressaisit, retira sa main pour prendre sa serviette (ce n'était pas une réaction de refus), et chassa ces images de sa tête, d'autant qu'à ce moment son portable sonna; c'était son patron. Elle décrocha. Il lui annonça qu'il serait là dans une vingtaine de minutes. Ce fut comme une douche froide qui la ramena à la réalité.

Elle en fit part en prenant une mine contrite à Buzzato qui répondit par une grimace.

- Je suis désolé, Monsieur Buzzato. J'ai honte...
- N'ayez pas honte, Irène : c'est votre patron, ça n'est pas vous. Je sais que vous, vous n'agiriez jamais comme cela... Allez, voyez le bon côté des choses : il nous reste vingt minutes pour nous deux, rien que nous deux.

Elle sourit béatement. Ils avaient presque terminé de déjeuner. Elle se demandait à quoi cela allait servir que Lefranc les rejoigne. Allait-il déjeuner comme ça, vite fait, et commencer l'entretien sur l'affaire? Elle commençait à connaître Fabrizio, et elle pensait bien qu'il n'aurait pas la patience de prolonger ainsi ce déjeuner. Il était certainement pressé (même s'il ne semblait jamais l'être pour elle...).

Un quart d'heure passa très vite et ils virent débarquer Lefranc, qui semblait tendu et de mauvaise humeur. Il s'excusa néanmoins platement mais brièvement et ne put que constater qu'ils avaient fini de déjeuner; mais comment aurait-il pu en être autrement?

Buzzato lui demanda s'il voulait commander, mais il déclina, disant qu'il n'avait plus faim.

Irène se sentit anxieuse, appréhendant l'avenir, ayant l'impression que les relations entre les deux hommes allaient se tendre.

Le directeur proposa de prendre un café avec eux pour les accompagner, puis de rentrer à l'entreprise pour parler. Manifestement, Lefranc ne voulait pas d'Irène comme témoin à cet entretien.

Ils sortirent du restaurant. Irène se demanda avec qui elle allait rentrer, étant donné qu'ils avaient chacun leur voiture; elle n'aurait pas osé monter avec Buzzato. D'ailleurs son patron mit fin à cette attente en lui disant d'un ton très directif :

— Vous venez, Irène?

Elle regarda ses chaussures et le suivit sans discuter. Buzzato la regarda d'un air mortifié, puis leur lança :

— Je vous suis.

Irène s'assit à côté de son patron. Elle était très tendue, regardait droit devant elle, la mâchoire serrée.

— Alors, lui lança-t-il, il a dit quelque chose du contrat? Il a lâché quelque chose?

Irène était indignée de sa question, et de la façon dont manifestement il pensait se servir d'elle. Mais elle réprima la colère qui naissait en elle et dut faire un effort surhumain pour ne pas réagir trop impétueusement à son patron.

- Non, il n'a rien dit. Qu'est-ce que vous voulez qu'il me dise? Je ne suis pas chargée de négocier, et je n'entends rien aux affaires, moi, vous le savez bien...
- Enfin, Irène, je sais bien que vous n'êtes pas qualifiée pour négocier, et ce n'est pas ce que je vous demande. Je voulais juste savoir s'il avait dévoilé un peu ses intentions. Ce type nous fait mariner depuis des mois; il chipote, il tergiverse à tel point qu'on se demande s'il n'est pas en train de nous mener en bateau, s'il ne va pas nous laisser en plan de façon imminente, nous et notre contrat. Vous savez, c'est un gros contrat, Irène; il y a un gros enjeu financier : il y va de l'avenir de l'entreprise qui, je vous le rappelle, n'est pas franchement florissante. Et nous sommes dans le même bateau, Irène.

Elle était très énervée et cherchait à dissimuler son agacement. Qu'est-ce qu'il croyait? Que Buzzato allait signer le contrat juste pour ses beaux yeux à elle?

- Mais enfin, de quoi avez-vous parlé?
- De tout, de rien... en tout cas pas de l'affaire. Vous savez, monsieur Buzzato est suffisamment fin pour comprendre qu'on voudrait le faire parler, et suffisamment rusé pour ne pas dire ce qu'il n'a pas envie de dire...
 - Et vous, vous n'êtes pas assez fine, manifestement.

C'était tellement méprisant, tellement bas... elle ne s'attendait pas à ça. Elle eut envie de pleurer.

Elle eut soudain envie d'être dans les bras de Buzzato, ce Fabrizio, ce bel Italien, ce bel homme au teint hâlé, à la voix chaude; il l'aurait consolée avec tendresse.

Arrivant à l'entreprise, elle descendit de voiture, ne dit pas un mot et se dirigea directement vers son bureau sans se retourner, sans un regard pour les deux hommes. Elle y rentra, s'assit dans son fauteuil et souffla profondément.

L'entretien entre les deux hommes, porte fermée, dura manifestement plus d'une heure. Elle n'en eut aucun écho.

Elle vit Fabrizio, comme un chat, entrer tout doucement dans son bureau. Il lui prit la main et murmura :

— Au revoir, Irène, à bientôt.

Il remarqua qu'elle avait les yeux humides mais il s'éclipsa très vite : Lefranc était sur ses talons, qui attendait, et il le savait.

Les semaines qui passèrent furent encore plus difficiles. Jusqu'alors, Irène n'avait pas a eu à subir personnellement et directement la dégradation de l'ambiance de l'entreprise, mais depuis ce dernier repas d'affaires son patron lui battait froid. Non pas qu'il avait été chaleureux avec elle auparavant : il ne l'avait jamais été avec personne, ce n'était pas dans son caractère. Mais désormais il lui parlait peu, ne lui racontait plus rien qui ne fût indispensable à son travail. Son attitude avait changé : ce n'était pas qu'une impression.

Elle avait eu encore Buzzato au téléphone, qui faisait exprès de la demander quand il appelait l'entreprise, et s'enquérait toujours de comment elle allait, d'autant plus qu'il percevait un peu de tristesse dans sa voix et non plus le ton enjoué d'avant. Il ne lui fit pas la remarque, mais prit un ton très doux pour lui demander comment elle allait. Irène ne voulait rien montrer, essayant de garder une distance neutre avec lui comme avec ses propres émotions, puis elle passa la communication à son directeur, qui se permit une remarque un peu acide sous la forme d'une question étonnée :

- Ah bon, Buzzato? Et comment se fait-il que ce soit vous qui me le passiez? Je lui avais dit de me joindre en passant par le service commercial... grommela-t-il.
 - Je ne sais pas, répondit-elle froidement. Je vous le passe?
 - Bien évidemment! Vous me le passez, Irène.

Elle lui passa la communication tandis que dans sa tête elle se disait « Bien évidemment, espèce de conne : c'est ça qu'il avait envie de dire. Il ne le dit pas, mais il le pense tellement fort... »

Plusieurs heures après ce dernier appel, Lefranc entra dans son bureau et ferma la porte. Elle fut plus que surprise et se mit à craindre le pire. Il n'alla pas par quatre chemins – ce n'était pas son habitude – et lui lança avec un regard froid, presque méprisant.

— Bon, voilà où nous en sommes, Irène. Buzzato nous emm... nous cherche des poux pour des questions techniques : non seulement ils sont intransigeants sur le prix, les délais, mais en plus ils se mettent maintenant à critiquer nos méthodes et à émettre des doutes sur la qualité.

Moralité: il veut venir refaire une visite du site, mais cette fois ils débarqueront à deux! Il sera flanqué de son responsable technique. Ils vont nous faire vivre un enfer, critiquer chaque point en fabrication, chaque étape, faire subir un véritable interrogatoire aux gars de la fab. Je vais devoir préparer les gens de production, leur mettre une pression pas possible... Bien entendu, vous devrez être là les pour les accueillir, comme d'habitude. Buzzato ne l'a pas expressément demandé, mais il m'a dit qu'il s'inquiétait pour vous, que vous n'aviez pas l'air d'aller très bien, et patati et patata; je me demande bien ce que vous avez bien pu lui raconter, entre parenthèses...

— Mais rien du tout, Monsieur Lefranc! le coupa-t-elle, indignée, et n'arrivant pas à réprimer sa colère. Qu'est-ce que vous imaginez? Vous ne me connaissez pas encore assez pour penser que je serais capable de commettre la moindre indiscrétion, la moindre allusion sur ce qui se passe dans l'entreprise?! Je suis une vraie professionnelle, discrète, et j'ai toujours été fidèle à mon devoir de réserve!

- Non, non, bien sûr... Je veux dire : bien entendu que je sais qu'on peut vous faire confiance. Mais gardez vos états d'âme pour vous, quels qu'ils soient. Et toujours est-il que je compte sur vous pour le jour de la visite. Buzzato, même s'il n'est pas du genre influençable ni sentimental, est toujours de meilleure humeur et mieux disposé à notre égard quand c'est vous qui l'accueillez.
- Bien entendu, Monsieur Lefranc. Je serai présente, fidèle à mon poste, et je ferai ce que vous me demanderez.

Lefranc la regarda, prêt à lui lancer une parole venimeuse, mais il préféra abandonner la partie et la laissa.

Un rendez-vous « d'affaires »

Le jour dit, Irène avait particulièrement soigné son look. Elle portait un pull gris très fin et moulant (qui ne dissimulait rien des deux rondeurs de sa poitrine avantageuse), une jupe bleue et élégante qui collait à son postérieur à la forme émouvante et qui s'arrêtait à dix centimètres au-dessus du genou; ses cuisses étaient gainées de nylon très fin gris foncé et elle avait chaussé des bottes en cuir marron qui s'arrêtaient au-dessus du mollet. Elle était allée chez le coiffeur la veille; ses cheveux aux mèches blondes étaient impeccablement tenus, avec un volume qui mettait en valeur son visage qu'elle avait soigné avec un fond de teint ambré (sa coiffeuse lui avait donné quelques conseils de maquillage). Elle s'était copieusement aspergée d'une eau de toilette Guerlain au parfum entêtant. Elle ne voulait pas ressembler à une pute, mais voulait que le résultat donne une impression de chic, de bon goût, d'élégance à la française.

« On me demande de faire le maximum? Eh bien je vais faire le maximum, et je ne voudrais pas qu'il puisse dire que c'est moi qui fais foirer l'affaire. Quoi qu'il arrive, il ne pourra rien me reprocher. » se dit-elle. En fait, elle ne voulait pas s'avouer qu'elle tenait à se faire belle pour Buzzato, qu'elle se faisait une joie de lui plaire, de voir ses regards et ses sourires charmés; elle savait qu'il lui ferait des compliments, serait chaleureux et attentionné avec elle, presque tendre, et c'était la rare source de joie, de plaisir, qu'elle avait ces derniers temps.

Entre Lefranc qui la méprisait, la prenait pour une moins que rien et son mari qui ne faisait que se plaindre de tout, de ses douleurs, de sa santé déclinante, qui, ronchon, ne voulait plus sortir ni recevoir personne à la maison et passait ses journées devant la télé, le reste du temps à râler, ne s'inquiétant pas d'elle, de ce qui pouvait la faire se soucier, l'inquiéter, ni de ses désirs, et ne lui posait même plus de questions quand elle rentrait le soir, sa vie était devenue d'une tristesse... Et elle n'avait plus aucune satisfaction au travail.

Alors les visites de Buzzato étaient ses rares petits rayons de soleil au milieu d'un hiver sombre et sinistre.

Pour une fois, les clients devaient débarquer de bonne heure. À l'usine, tout le monde avait reçu la consigne d'être là à huit heures, le doigt sur la couture du pantalon.

Irène ne faisait pas exception.

À 8 h 30, il n'y avait toujours personne. Irène avait déjà croisé son patron qui montrait des signes d'énervement. Le stress ambiant était palpable. Irène, elle, ne se sentait pas vraiment stressée. Elle redoutait simplement les remarques aigres et l'agressivité de Lefranc qui était d'une humeur de chien.

À 8 h 40 il débarqua dans son bureau, encore plus énervé :

— Buzzato vient d'appeler! Il demande que vous alliez les chercher à leur hôtel parce que leur voiture de location ne démarre pas. Non mais, je rêve! Et il vous a demandée expressément. Il a dit « Est-ce qu'Irène peut venir nous chercher? » Je lui ai répondu que je venais, mais il a dit, presque agressif « Pourquoi? Irène n'est pas là? » Je lui ai répondu que vous étiez là, bien sûr, alors il a dit « Oh, je préférerais que ce soit ma petite Irène... » Il se foutait de ma gueule! Je ne le supporte plus! Eh bien, allez-y, Irène, dépêchez-vous! Qu'est-ce que vous attendez?!

Elle sauta sur son manteau, attrapa les clefs de voiture du boss au vol, sous son œil presque moqueur et méprisant. Tandis qu'elle se hâtait vers la porte, il lui lança : — Et faites en sorte qu'il soit dans de bonnes dispositions, comme vous faites toujours. Vous me le détendez, le calmez. Je ne veux pas qu'il se défoule sur nous après!

Irène aurait presque eu envie de l'insulter si elle n'avait pas été heureuse de s'échapper et de voir le bel Italien. En plus, son patron devenait malpoli. Même s'il était sous pression, elle trouvait qu'il se laissait beaucoup aller, tant dans son vocabulaire que dans ses façons de la traiter. Elle en était presque choquée, trouvant cela indigne d'un directeur, d'un homme tel que lui; et ça ne présageait rien de bon pour l'avenir.

Elle était inquiète et se sentait aussi anxieuse parce qu'il y avait un deuxième homme, là-bas. Comment l'accueillerait-il? Il ne se montrerait certainement pas gaga envers elle comme l'était Buzzato. Elle n'était pas un sex symbol ni une pin up de vingt ans.

Elle arrivait au Novotel qui était vraiment tout près ; elle n'allait pas tarder à être fixée.

Elle se gara, sortit de voiture, et d'un pas pressé passa la porte du hall de l'hôtel.

Elle n'eut pas à chercher : deux hommes attendaient debout à côté d'un petit salon de réception : Buzzato, toujours super élégant, et un autre, un type plus jeune, début de quarantaine, moche, transparent. Buzzato l'accueillit avec un sourire radieux, ravi, comme toujours. Il lui présenta son collègue, le directeur technique. Ils ne semblaient ni trop pressés, ni impatients.

- Écoutez, Irène, je suis désolé de vous avoir fait venir, de vous avoir dérangée. Finalement, Nicola a réussi à faire démarrer la voiture. Écoutez, voilà ce que je vous propose : Nicola va se rendre à l'entreprise; nous, nous les rejoindrons plus tard. Je ne suis pas pressé, personnellement : je connais déjà l'usine, et je préfère laisser l'expert faire sa visite avec votre patron.
- Mais, Monsieur Buzzato, mon patron va demander à ce que je rentre...! Tout de suite, je veux dire...

— Ne vous en faites pas, Irène. Je vais l'appeler maintenant, lui expliquer... Lui dire que je veux rester quelques instants avec vous, l'interrompit-il en lui faisant un clin d'œil. Ça fait trop longtemps que je ne vous ai vue!

Et il prit son portable et composa le numéro, tout en disant à son collègue :

— Puoi andare; ti aspettano lassù!¹

Elle vit le collègue se diriger vers la sortie.

- Mais il n'est jamais venu... Il sait comment y aller?
- Ne vous en faites pas, Irène : il a un GPS, il sait se débrouiller.

Elle le trouva quand même rudement culotté. Elle appréhendait. Ça, ça n'allait pas plaire à Lefranc! Devinant ses pensées, il lui posa la main sur les lèvres et plissa les yeux d'un air complice. Lefranc venait de décrocher.

— Oui, Monsieur Lefranc? Mon collègue arrive. Finalement, la voiture a réussi à démarrer, mais j'ai demandé à Irène de rester avec moi pour m'aider parce qu'il faut que je contacte le loueur; il ne faudrait pas qu'on se retrouve en panne à nouveau au moment de repartir à l'aéroport.

— ...

— Pas de problème, Monsieur Lefranc. De toute façon, je laisse mon directeur technique faire la visite avec vous; si je ne suis pas là, ce n'est pas grave. Nous nous reverrons ensuite tous ensemble pour la conclusion et la question du contrat. À toute à l'heure.

— ...

— Qu'a-t-il dit ? l'interrogea Irène, inquiète, l'air angoissé.

— Détendez-vous, Irène! Il n'avait pas l'air tellement content au début, mais quand j'ai prononcé le mot « contrat », je vous promets qu'il a changé de voix. Tout de suite il a eu l'air beaucoup mieux. Il m'a dit « Vous pouvez garder Irène autant de temps que vous voudrez. »

— Non, il n'a pas dit ça?!

^{1.} Vous pouvez y aller; ils vous attendent là-haut!

— Non, rit-il; mais il l'a pensé tellement fort...

Irène le regarda en souriant de sa facétie, l'air charmé. Il regarda autour de lui, affectant un air blasé et lui dit :

— Écoutez, Irène, ici ça manque de chaleur. Je vous propose de venir prendre un petit café dans ma chambre. Il y a tout ce qui faut. C'est un hôtel vraiment bien, vous savez.

Irène piqua un fard. Heureusement, le fond de teint masqua la marque de son émotion. Elle acquiesça d'une voix éteinte et le suivit, se demandant ce qu'elle faisait. Ou plutôt elle ne se le demandait pas : elle essayait de garder la tête vide, ne cherchant surtout pas à savoir ce qui l'animait en le suivant sans même avoir protesté.

Dans l'ascenseur il continua à parler gentiment pour essayer de la mettre en confiance, mais elle n'entendait pas ce qu'il disait. Elle n'osait plus le regarder. Elle essayait de se mettre un masque impassible, un masque d'indifférence, réprimant toute émotion.

La chambre était vraiment grande; c'était le haut de gamme. Elle pensa que si son patron avait su ça il aurait pesté, disant qu'ils transigeaient pour quelques milliers d'euros alors qu'ils ne regardaient pas à la dépense. Il y avait une petite table et deux fauteuils. Il la fit asseoir et lui proposa un café :

— Espresso? Ristretto? Nous les Italiens, vous savez, nous avons besoin de ça : c'est notre carburant. Nous avons un tempérament de feu, mais il faut l'alimenter.

Il revint avec les deux expressos et s'assit sur le second fauteuil. Les sièges étaient vraiment tout près l'un de l'autre. Il but une gorgée puis, lui adressant un regard tendre, c'est avec une voix des plus chaudes mais très virile qu'il lui dit :

- Alors, Irène, comment allez-vous?
- Oh, fit-elle avec une moue, moyen. C'est difficile en ce moment...
 - J'espère que ça n'est pas à cause de moi? Elle allait protester mais il continua :

- Je veux dire à cause de ce contrat ; cette pression que votre directeur a l'air de subir, et malheureusement de vous faire subir également...
- Ce n'est pas de votre faute; c'est le monde des affaires. Ce n'est pas son premier gros contrat, mais il... il est... enfin, il n'était pas comme ça avant.

Il lui sourit tristement.

- Ma pauvre Irène... comment peut-on mal se comporter avec une femme aussi charmante? Moi, si j'avais une assistante telle que vous, je la soignerais, je serais plein d'attentions pour elle...
- Oh, je n'en doute pas, Monsieur Buzzato. Vous l'êtes tellement avec moi déjà... alors que je ne suis pas votre assistante.

En disant cela, elle eut un air attendri et les larmes lui montèrent aux yeux; mais ce n'était pas de tristesse : elle était vraiment émue par la reconnaissance qu'elle éprouvait envers ce bel homme mûr.

— Irène... murmura-t-il en caressant son bras puis son épaule, Irène, vous êtes une femme si charmante... et vous êtes si attirante...

Se laissant bercer par ces paroles envoûtantes, apaisantes, elle inclina lentement sa tête sur sa droite jusqu'à ce qu'elle tombe sur l'épaule gauche de l'homme. Il entoura ses deux épaules de ses bras, enfouit son nez dans ses cheveux aux mèches blondes et inspira profondément.

— Vous êtes douce, vous sentez si bon...Vous êtes une si belle femme, Irène! On a envie de vous consoler, de vous cajoler. J'aimerais tellement que vous vous sentiez bien...

Elle leva la tête vers lui d'une façon si gracieuse, ses yeux bleu foncé si doux se fixant dans les siens, qu'il fondit littéralement et ne résista pas à cette petite bouche tendue vers lui, bouche qu'elle ne lui refusa pas. Ses lèvres se collèrent sur ses belles lèvres roses qui s'entrouvrirent, lui ouvrant la porte de sa bouche. Elle lui offrit sa langue.

Elle ne réfléchissait plus, ni sur le passé, ni sur l'avenir, fondant sous le baiser langoureux qu'il lui prodiguait. Il l'embrassait avec passion, de plus en plus profondément; elle lui rendait son baiser avec fougue, ne voulant rien savoir des conséquences, de qu'il adviendrait après, et elle lui offrit ses bras, entoura son cou. Elle sentit ses grands bras la ceindre, enserrer son dos et sa taille, et la caresser doucement. Il posa sa main sur sa jupe, caressa sa cuisse moulée sous le tissu épais.

Ils se levèrent d'un même élan, lent et langoureux.

Il passa ses mains sous le pull, trouva la peau nue et replète de la petite blonde, qu'il trouva infiniment douce. Elles montèrent directement dans le dos jusqu'à l'agrafe du soutien-gorge qu'elles défirent, montrant à cette occasion la grande expérience du séducteur. Puis il lui remonta lentement le pull qu'il fit passer par-dessus sa tête et la débarrassa du soutien-gorge; en un instant elle se retrouva torse nu, ses gros nichons libres et offerts.

Fabrizio abandonna sa bouche pour contempler les magnifiques roploplos, sifflant d'admiration. Elle sourit un peu bêtement, flattée du regard plein de convoitise de l'homme.

Il faut dire que ses deux seins lourds, bien que tombant un peu, avaient fière allure avec leur forme bien ronde, d'un très généreux volume (elle faisait du 95 D). Les deux mains du bel Italien se refermèrent doucement sur les rotondités qui lui étaient offertes comme deux fruits mûrs, comme les mangues de Gauguin. Il les palpa, les soupesa, très doucement, les caressa avec amour. Rapidement, les pointes s'érigèrent, tant de se retrouver à l'air que d'être ainsi exposées aux yeux du beau mâle, et les caresses sur la peau douce des seins ne faisaient rien pour calmer les pointes affolées. La bouche de l'homme fondit sur les beaux mamelons rouge sombre; il les prit tout entiers, les goba, les aspira. Irène se cabra en arrière, soupirant sous la caresse humide et tellement exquise. Il lécha un peu les petites médailles toutes froncées sous l'effet du thélotisme.

Les mains d'Irène s'étaient posées naturellement sur la nuque de son séducteur qu'elle caressait passionnément. Elle offrait sa poitrine à la bouche goulue de l'homme sans aucun remords, et avec un plaisir non dissimulé.

Elle sentit sa vulve s'humidifier, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Le bel homme reprit sa bouche, la galocha langoureusement tout en s'attaquant à la fermeture de sa jupe qui tomba à ses pieds. Regardant ce qu'il avait dévoilé, il découvrit avec ravissement qu'Irène portait des bas autofixants et un tanga de tissu rose pâle et vaporeux qui laissait voir par transparence sa toison châtain.

Il lui sourit en grognant de plaisir, prenant conscience qu'elle avait sorti le grand jeu pour lui, comprenant que sa conquête était prête à lui tomber toute cuite dans le bec depuis un moment, et sa tenue sexy ne faisait que renforcer sa conviction qu'elle en avait vraiment envie, qu'elle attendait cela depuis longtemps.

— Oh, vous êtes magnifique, Irène... Quelle femme splendide! Comme ils se tenaient debout devant le lit, il n'eut qu'à la pousser en douceur pour l'asseoir dessus puis la renverser.

Il caressa en remontant ses cuisses gainées de nylon sombre, lui écarta les jambes avec douceur et posa sa bouche sur la peau laissée nue au-dessus des bas. Elle se laissait faire avec de profonds soupirs. Ses petits baisers s'approchèrent de l'aine. Il empauma la vulve renflée, encore couverte du tissu de soie, la pressa lentement avec gourmandise en la regardant dans les yeux.

Elle haletait désormais, les yeux mi-clos.

Ses doigts attrapèrent délicatement les bords supérieurs du tanga, et très doucement il la déculotta, faisant glisser le joli sous-vêtement; Irène l'aida en soulevant son bassin. Il fit glisser le tanga le long des cuisses gainées par les bas puis des bottes, et l'en débarrassa.

Se penchant en avant, il découvrit une jolie fente bien émouvante, de couleur corail, dont les pétales étaient perlés d'une rosée fine et odorante, et entourée de petites boucles châtain. Elle avait entrouvert les cuisses d'un geste gracieux et d'invitation. Elle se livrait, s'offrait sans remords.

L'homme, en connaisseur, contempla ce spectacle, le huma, puis après avoir passé ses mains sous les fesses d'Irène il posa sa bouche sur les fines lèvres, pointa sa langue et recueillit la sève qu'il goûta avec délectation. Il se mit à la lécher d'abord lentement et tout doucement, en remontant du bas de la conque jusqu'en haut, puis en appuyant de plus en plus fort sa langue, finissant en pressant fort le petit bourgeon rouge vif et turgescent. Irène gémissait de plus en plus fort, offrant encore plus sa vulve à la divine caresse que l'homme lui prodiguait, qui témoignait de la forte attirance et du puissant désir qu'il nourrissait pour elle depuis des mois.

Ses lèvres étaient bien ouvertes; l'Italien y engouffra sa langue, explorant avec délice toutes ses saveurs de femme excitée et affolée. Il prenait dans sa bouche les petites lèvres, les suçait, les tétait. La blonde se caressait les seins sans vergogne, se laissant aller au plaisir sans aucune culpabilité. Fabrizio suçait son bouton, les lèvres collées au sexe ouvert et offert d'Irène. Elle se mordait le poing pour ne pas crier; de petits orgasmes la secouaient par saccades et agitaient tout son corps de petits tremblements.

Les mains du séducteur ne restaient pas inactives : elles lui caressaient les fesses, les hanches douces et replètes, remontant jusqu'aux cuisses. Les saisissant, il les remonta plus haut, exposant le petit canyon entre ses fesses. La langue de l'homme poursuivit logiquement sa course, se mettant à flécher le petit cratère sombre et plissé d'Irène qui se mit à gémir de plus belle. Jamais un homme ne lui avait prodigué une telle caresse!

Ce diable d'homme la léchait littéralement du haut en bas et de bas en haut. De l'anus, où sa langue s'attardait, il parcourait les fines lèvres corail puis montait lentement jusqu'au bourgeon à vif d'Irène, qu'il suçait et aspirait avec des bruits puissants. Elle se mit à geindre, à pousser des petits cris de plaisir, dévastée par l'orgasme qui la saisissait et la parcourait en vagues.

Soudain Fabrizio grogna de contentement. Il se redressa, quitta sa chemise avec violence, descendit pantalon et caleçon sous les yeux fascinés d'Irène. L'homme avait un corps mûr, le poitrail recouvert d'un poil grisonnant et dru, mais était plutôt bien entretenu, avec des muscles bien visibles.

Et surtout elle vit, dressé fièrement vers elle et la désignant comme l'objet de sa concupiscence, un phallus bistre et impressionnant. Elle eut tout de suite envie de ce membre en elle. Elle ouvrit et tendit les bras à l'homme, l'appelant par ce geste à venir sur elle, à la couvrir; elle se sentait femelle, femme en chaleur, mais elle était trop excitée pour en ressentir de la honte.

L'Italien ne se fit pas prier : il s'allongea sur elle. Les bras d'Irène se refermèrent sur lui, sur son dos puissant et viril. Elle sentit la queue raide et chaude caresser sa fente humide de haut en bas, en des mouvements diaboliques. Elle se mit à gémir :

— Viens, s'il te plaît... Viens en moi, prends-moi!

Il la contemplait, les yeux dans ses yeux, pleinement satisfait. Son Irène se donnait. Elle était à lui : il allait la prendre, et la baiser à fond. Depuis le temps qu'il en avait envie!

Sa queue descendit en glissant. Le gland trouva sans effort l'orifice du sexe d'Irène, bien ouvert, bien accueillant, qui n'attendait que lui. Lentement, Fabrizio se glissa en elle tout en la regardant dans les yeux; leurs yeux brillaient, ivres de désir, affolés de désir, mais l'homme gardait une totale maîtrise des opérations; son expérience lui conférait une force qui réprimait tout empressement.

Appuyé sur ses coudes, il posa ses mains sur les seins ronds et étalés de la femme mûre, les pelotant avec délice, tandis que lentement il se mit à jouer du piston en elle, frottant son bas-ventre contre celui d'Irène, sa queue coulissant d'arrière en avant dans le conduit bien lubrifié par le désir.

Elle était brûlante; il lui faisait un effet bœuf.

Elle avait les cuisses grandes ouvertes, toujours revêtues de ses bas sombres, et refermait ses courtes jambes encore bottées sur la taille de l'homme, l'enserrant comme si elle voulait l'empêcher de partir. Mais à ce moment précis, il n'était pas prêt de se sauver!

Il se mit à la gratifier de coups de boutoir de plus en plus longs, de plus en plus puissants, et Irène ne retint pas les cris de plaisir que lui arrachait à chaque fois sa queue dure en butant tout au fond d'elle et ébranlant son utérus. Elle s'ouvrit encore plus, ses cuisses encore plus écartées pour le prendre encore plus profondément. Elle jouissait sans discontinuer, ayant la sensation de ne jamais avoir eu autant de plaisir. Elle en aurait presque pleuré de joie.

Le mépris

Au cours des semaines qui suivirent il ne revint pas sur cet épisode. Irène entendit des bruits selon lesquels il était sur la sellette : les propriétaires de l'entreprise lui auraient reproché de ne pas avoir bien négocié le fameux contrat, ainsi que la situation financière de la société, et que cette commande n'allait pas tellement aider l'entreprise à se remettre à flot.

Les rapports de la petite assistante de direction avec son directeur s'étaient vraiment dégradés et demeuraient tendus. Il communiquait peu avec elle, et quand il le faisait, il lui parlait aigrement, sèchement. Elle le soupçonnait de se défouler sur elle des pressions qu'il devait subir. C'en était fini des relations normales, sans chaleur mais cordiales du début. Elle ne pouvait plus le voir en peinture mais n'avait pas le choix : c'était son patron, son donneur d'ordres ; elle, en tout cas, était censée être sa plus proche collaboratrice.

Un jour, quelque temps après, il lui déclara qu'il voulait la voir à onze heures dans son bureau. Elle était très inquiète : jamais il n'avait procédé de la sorte, c'est-à-dire de façon aussi froide, mais surtout aussi formelle. Elle se présenta à l'heure dite à la porte de son bureau; il l'y attendait, assis, le visage fermé. Il lui demanda de fermer la porte puis de s'asseoir. Un tel formalisme n'augurait rien de bon pour elle...

— Voilà, Irène, je n'irai pas par quatre chemins. Vous savez que l'entreprise est dans une situation plutôt difficile. Le contrat que nous avons signé avec les Italiens va temporairement apporter un

peu de trésorerie, mais ce n'est pas ça qui va sortir la boîte de ses difficultés, du moins pas à moyen terme. Les propriétaires en sont à se demander s'il ne faut pas envisager un plan social limité, ou bien la revendre, ce qui signifierait la même chose puisque, comme vous le savez, si des repreneurs se manifestaient, ils voudraient faire des économies. Ils nous laissent – ils me laissent, pour parler justement – un délai d'un an pour que je trouve des solutions; et dans quatre mois déjà je devrai leur avoir présenté un plan d'économies drastique. L'activité n'est pas florissante, et je ne peux que rogner sur nos dépenses de fonctionnement; j'envisage de me séparer de quelques collaborateurs dont je pourrai me passer.

— Et...? fit-elle avec un air d'impatience et une façon de lui signifier d'arrête de tourner autour du pot.

Il la regarda en levant les sourcils avec un étonnement qui signifiait sa surprise de constater qu'elle avait pris de l'assurance. C'est sûr, il avait constaté un net changement chez elle : elle n'était plus la petite assistante effacée et servile qu'il avait connue, qui ne bronchait pas, quelles que fussent les informations qu'elle recevait.

- Et je voulais vous proposer une rupture conventionnelle. J'ai réfléchi; je n'ai pas autant besoin d'une assistante de direction. Le monde du travail a changé; payer quelqu'un pour accueillir les clients, les visiteurs, leur offrir le café...
- Et les paies? Le suivi des dossiers des salariés? Tous les dossiers R.H.? Les contrats, le suivi de la formation...? Je ne m'occupe pas que d'accueillir les clients et les visiteurs avec le sourire, Monsieur Lefranc. Je ne suis pas qu'une assistante de direction, même si c'est mon titre : je remplis quand même les fonctions d'une responsable ressources humaines!
- Oui, bon. Responsable?... La fonction R.H. ne vous est pas attribuée exclusivement. J'ai réfléchi à tout ça. Les paies, je les ferai sous-traiter; c'est plus simple, plus rapide. Il y a des sociétés spécialisées dans ce domaine, et ils font ça très bien. Quant au suivi des dossiers des salariés, les formations, il n'y en n'a pas tant

que ça. Les contrats? Bon, on ne va plus embaucher. Quant aux éléments de prépaie, je peux très bien répartir ces tâches entre vos collègues; elles savent le faire. De toute façon, n'en faites pas une affaire personnelle, Irène; vous n'êtes pas la seule à être ciblée: il y a quelques autres salariés qui, comme vous, ont de l'ancienneté, ont des salaires... on va dire « relativement importants », surtout eu égard à ceux des plus jeunes, et je n'ai malheureusement pas trop le choix.

- Et qu'allez-vous me proposer? Vous allez devoir me verser une indemnité, à moi comme à ceux que vous allez vir... je veux dire « dont vous allez vous séparer ». Ça aura un coût aussi, ça!
- Ce sera une indemnité conventionnelle. Les proprios le savent ; ils savent qu'il va falloir faire quelques chèques, mais c'est pour économiser sur la masse salariale dans les mois qui viennent ; ils sont sensibles à ce genre de chose, et ce sera un message envoyé qui...
 - Qui évitera qu'ils vous virent, vous, c'est ça?!
- Vous pouvez garder vos réflexions pour vous, Irène! De toute façon, vous n'avez guère le choix.
- Pourquoi n'ai-je pas le choix? le coupa-t-elle. Vous savez qu'une rupture conventionnelle doit être acceptée par les deux parties. Et si je ne suis pas d'accord? Vous savez, je n'ai que 52 ans, et j'ai encore au moins dix ans à travailler; ça ne m'arrange pas. Qu'est-ce que je vais faire?
- Ce sont vos affaires, Irène. Je ne suis pas assistante sociale. Aujourd'hui, je voulais vous en informer. Je vous laisse y réfléchir quelques jours. Ensuite je vous proposerai un protocole de rupture, avec le montant de la transaction.
 - Peuh! Je ne vois pas pourquoi j'accepterais.
- On verra. Mais ne faites pas la fine bouche; c'est peut-être dans votre intérêt d'accepter : vous n'avez pas été exemplaire ces derniers mois, et ça m'embêterait de devoir vous licencier pour faute.

- Pour faute?! Quelle faute j'ai commise?! J'ai toujours fait ce que vous m'avez ordonné. J'ai toujours été à mon poste. Vous n'avez rien à me reprocher!
- C'est vous qui le dites. Vous ne devriez pas en êtes si sûre, Irène... Alors réfléchissez, réfléchissez à ça, et pensez à saisir ce qu'on vous tend.

Et comme il la voyait comme pétrifiée sur sa chaise, les yeux pleins de colère, il ajouta :

— Vous pouvez y aller. Cet entretien est terminé.

Elle ressortit furibarde. Ça se serait passé il y a quelques mois, elle aurait eu envie de pleurer, mais maintenant c'était la colère qui l'emportait.

Il aurait été prétentieux de sa part de dire qu'elle avait senti venir la tournure que prenaient les événements, mais depuis ces dernières semaines elle s'était bien rendu compte qu'elle n'était plus en odeur de sainteté auprès de son patron. Et puis elle avait toujours su qu'il n'était pas un grand humaniste. Mais en se rendant utile chaque jour auprès de lui, grâce à son expérience, sa connaissance de l'entreprise, et avec tous les petits services qu'elle lui rendait, même si elle n'attendait plus aucune reconnaissance de sa part, elle avait eu la faiblesse de penser, non pas qu'elle était indispensable, mais qu'il aurait été compliqué de la remplacer très vite.

Néanmoins, ce monde étant régi par l'argent, l'espoir de la moindre économie à réaliser primait sur tout. « Il y va de la sauvegarde de l'entreprise » avait-il dit. Le chantage à l'emploi, la justification du sacrifice de « quelques » emplois, plus personne n'y croyait. Pas même elle. Aujourd'hui c'était elle qui allait être sacrifiée sur l'autel de la rentabilité; mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que ça lui faisait plaisir de le faire car elle était certaine qu'il ne la supportait plus depuis des mois, et qu'il devait ressentir intérieurement une joie sadique à procéder ainsi avec elle. D'où la colère qu'elle éprouvait, si ce n'était de la haine. Alors elle était

bien déterminée à se battre, à ne pas se laisser faire, et même à contre-attaquer.

*

Une semaine à peine avait passé quand, au détour de ses déplacements dans les couloirs, il franchit la porte du bureau d'Irène avec son air toujours pressé et lui demanda de but en blanc :

- Vous avez réfléchi à ce dont je vous ai parlé? Ma proposition. Elle ne leva même pas les yeux.
- Désolée, mais je ne suis pas intéressée, Monsieur Lefranc, répondit-elle assez sèchement.
- D'accord, rétorqua-t-il avec l'intention de ne pas insister. Dommage : c'était dans votre intérêt. Tant pis pour vous.
- Adviendra ce qui devra advenir, Monsieur Lefranc. Je suis prête.

Il fut certainement étonné de son ton déterminé, mais il ne répondit pas et sortit du bureau.

Cinq jours après, elle reçut chez elle un courrier recommandé avec accusé de réception, à en-tête de son entreprise. Elle s'y était attendue, mais pas aussi tôt. « Décidément, il est vraiment pressé de se débarrasser de moi... » se dit-elle. Elle avait déjà deviné l'objet de la lettre : « Convocation à un entretien préalable avant une sanction pouvant aller jusqu'au licenciement. »

Il était dit qu'elle pouvait être assistée par un représentant du personnel, mais elle n'en avait nul besoin. Elle espérait juste que lui ne serait accompagné de personne. Mais il y avait peu de risque : l'entreprise était petite, et il n'y avait que lui à la direction. Elle n'avait aucun intermédiaire hiérarchique, et ce n'était pas l'un des proprios de la boîte qui s'occuperait de ça : ils avaient autre chose à faire que de régler le sort d'une petite secrétaire de direction. D'autant qu'il avait carte blanche pour faire du ménage, pour faire le sale boulot.

Le jour dit elle fut ponctuelle au rendez-vous, comme toujours. Elle était curieuse de savoir ce qu'il oserait lui reprocher. Celuici, glacial comme d'habitude – enfin, plutôt comme ces dernières semaines – la fit asseoir.

- Voilà, Irène. Je ne vais pas nous faire perdre notre temps. J'ai malheureusement un certain nombre de griefs dans votre dossier qui vont m'amener à devoir vous licencier pour faute...
 - Quels griefs?! le coupa-t-elle avec un petit sourire ironique.

Il leva les yeux, surpris, mais retrouva vite son expression coutumière de froid mépris.

- J'ai à vous reprocher plusieurs erreurs des erreurs répétées et de plus en plus fréquentes dans le suivi des dossiers des salariés, dans la saisie des éléments de prépaie... Oui je sais, vous allez me dire que cette saisie n'est pas faite que par vous, mais vous en êtes responsable; si des erreurs ont été commises, vous auriez dû les voir et les rectifier, et agir pour qu'elles ne se reproduisent plus.
- Des erreurs, Monsieur Lefranc? Et depuis quand? Et vous avez attendu combien de temps pour m'en parler? Et c'est si grave qu'elles justifient mon licenciement? persifla-t-elle.

Il ne se laissa pas décontenancer et ne releva pas son impertinence.

- S'il n'y avait que ça, ça pourrait encore passer. Mais il y a votre comportement aussi qui pose problème. Notamment la façon dont vous avez agi lors de la dernière venue de Buzzato et de son acolyte.
 - Ah, nous y voilà... lâcha-t-elle.
- J'aimerais que vous m'écoutiez et que vous m'épargniez vos remarques ironiques qui n'apportent rien. Ça n'est pas un débat ; c'est un entretien formel, et vous aggravez votre cas.
- Parce que j'ai quelque chose à perdre de plus, aujourd'hui? Vous avez annoncé dès le début que vous alliez me virer.

Il soupira, puis enchaîna:

- Oui, votre comportement a été plus que discutable. Vous êtes allée chercher les Italiens, et au lieu de revenir avec eux vous êtes restée avec Buzzato à son hôtel durant plus deux heures et demie, à faire je ne sais quoi. Oui, je sais, vous allez me redire ce que vous m'avez déjà dit : vous l'avez aidé à contacter son loueur. Mais moi je vais vous rappeler que vous travaillez pour moi et pour l'entreprise, et que Buzzato est un client, pas votre supérieur hiérarchique.
 - Et donc vous comptez me licencier pour ça?
- Bien entendu, et c'est un motif plus que suffisant, vous ne trouvez pas?

Elle se mit à sourire étrangement. Lefranc la regardait, de plus en plus intrigué.

- Mais vous ne le ferez pas. Et je vais vous dire pourquoi, continua-t-elle avant qu'il ne réplique. Il n'y aurait eu que vos réflexions douteuses sur le fait que monsieur Buzzato « me mangeait dans la main » je vous cite —, vos injonctions à « le bichonner » et autres du même acabit, passe encore, Monsieur Lefranc. Vous en seriez resté là, j'aurais juste trouvé cela sexiste et un peu déplacé, mais vous ne vous êtes pas arrêté là : vous avez dit à Buzzato que j'accepterais de coucher avec lui s'il s'engageait à signer ce contrat avec l'entreprise.
 - Mais c'est faux! s'indigna-t-il.
- Vous pouvez prétendre le contraire, Monsieur Lefranc, mais monsieur Buzzato, qui est un homme charmant, un parfait gentleman, est prêt à témoigner pour en attester. D'ailleurs il m'a fait une attestation sur l'honneur car il est très triste de ma situation; je peux vous la montrer, la voici. Oh, bien entendu, c'est une copie; vous pensez bien que je garde l'original précieusement!

Elle lui tendit le courrier. Il prit la lettre, la lut, et devint blême, se décomposa au fur et à mesure de la lecture.

La lettre manuscrite de Buzzato rapportait que Lefranc lui avait demandé si Irène lui plaisait, et que s'il avait envie de coucher avec elle il ferait tout pour lui arranger le coup. Il racontait même que c'était lui, son patron, qui avait imaginé la fausse panne de la voiture pour lui permettre de retenir Irène à l'hôtel. Il relatait qu'il lui avait dit qu'il ferait tout auprès d'Irène pour qu'elle cède et ne se refuse pas à lui parce que, à ses dires, elle ne pouvait rien lui refuser – il sous-entendait qu'il la tenait – et tout se déroulerait selon son plan.

Buzzato précisait qu'il avait été outré de cette proposition mais n'en n'avait rien montré pour voir jusqu'où Lefranc irait dans la réalisation de ce plan, et par ailleurs parce qu'il avait besoin de ce fournisseur, son entreprise étant engagée depuis trop longtemps avec lui pour revenir en arrière. Mais comme il éprouvait de la sympathie pour cette assistante de direction acculée par son patron à lui obéir – d'autant qu'il décrivait qu'il avait été témoin de la façon dont il la malmenait, la maltraitait, de façon odieuse – il avait joué le jeu, était resté avec Irène à l'hôtel durant plus de deux heures pour faire croire que... mais que malgré ce sacrifice auquel elle avait feint de consentir, son patron n'avait manifestement pas semblé lui être reconnaissant.

En conclusion, il écrivait qu'il trouvait légitime de témoigner en faveur d'Irène, une femme honnête, consciencieuse, qui souffrait de l'attitude inqualifiable de son boss, et qu'il tenait à rétablir la justice et défendre l'honneur de cette femme admirable.

Lefranc la regarda avec de la colère dans les yeux, mais elle crut y voir également de la peur. Il lui dit, les dents serrées :

— C'est un tissu de mensonge, Irène! Cet homme ment : je ne lui ai jamais rien dit de semblable. C'est une honte, c'est de la manipulation, une conspiration!

Elle le regardait froidement. C'était à son tour, cette fois.

— Vous voyez, Monsieur Lefranc, vous n'avez pas le choix. Essayez de me virer, et cette affaire sortira au grand jour. J'irai non seulement aux prud'hommes, mais aussi au pénal avec une plainte pour harcèlement, et qui sait, vous serez peut-être même

poursuivi pour proxénétisme. Mais j'irai aussi, avant cela, voir vos patrons; ils recevront en tout cas une longue lettre de ma part avec une copie du témoignage de Buzzato. Je ne donne pas très cher de vous... Songez également que des personnes ici vous ont entendu me demander de « bichonner Buzzato », qu'elles savent que nous sommes allés déjeuner tous les trois à plusieurs reprises... sans compter qu'elles savent également que vous avez fait exprès de me laisser seule avec lui au restaurant la seconde fois.

- C'est une honte! Vous êtes un monstre, Irène!
- Pas pire que vous, il me semble. Je me défends; je défends ma peau, Monsieur Lefranc. Et la façon dont vous me traitez n'est pas franchement très propre... Je veux juste garder mon poste et que vous me foutiez la paix. Vous pouvez ranger votre petite procédure de licenciement; je ne vous dis pas où... vous trouverez. Je suppose que cet entretien est terminé? dit-elle en se levant sans attendre la réponse.

Elle quitta la pièce. Lefranc était resté comme deux ronds de flanc. Irène savourait sa victoire.

C'est vrai que Buzzato avait été adorable avec elle. Il lui avait dit qu'ils se reverraient quand il reviendrait en France. Elle n'avait rien à lui refuser. Tant pis pour l'adultère; ils devraient juste se montrer prudents car Lefranc avait parlé de conspiration, et il aurait pu à cette occasion démontrer la connivence entre la petite secrétaire de direction et le bel Italien. Mais son retour n'était pas annoncé avant des mois, des semaines au mieux.

Par la suite, son patron l'évita, faisant en sorte de ne plus lui parler. Mais il lui fichait la paix, ce qui était l'essentiel. Et surtout, elle n'entendit plus parler de sanction et encore moins de procédure de licenciement.

Les surprises du destin

Quelques mois passèrent; l'atmosphère était pénible. Elle ne recevait ses consignes de travail que par mails. Par ailleurs, elle recevait de temps à autre des échos de la commande du client italien, et à ce qu'elle entendait, ça ne se passait pas bien. Jusqu'au jour où, brutalement, son patron fut mis à pied et reconduit à sa voiture manu militari par des gens du Conseil d'Administration qui avaient débarqué sans crier gare et qu'elle n'avait jamais vus, et qui reprirent provisoirement les rênes de l'entreprise.

On reprochait manifestement au directeur un défaut de résultat financier, notamment concernant les économies demandées, et d'avoir mal négocié le contrat avec les Italiens.

Du coup, tout changeait pour elle. Elle était inquiète pour l'avenir. Qu'allaient faire les dirigeants? Elle n'avait que très peu de contacts avec eux, mais avait eu vent de rumeurs.

On parlait de vendre la société. Elle n'était pas sortie des ennuis : qui dit rachat dit souvent restructuration. Elle devait être prudente, se montrer autant que possible indispensable à l'entreprise, mais sans illusions.

Les nouveaux dirigeants l'ignorèrent superbement ; elle faisait son boulot en parfaite autonomie. « Mais jusqu'à quand? » pensaitelle.

Quelques mois après, elle apprit par le Comité d'Entreprise que la société allait été vendue à un gros consortium européen. Ensuite, les choses allèrent très vite. La société qui avait racheté la sienne nomma un nouveau directeur qui prit le poste de Lefranc. Il prit possession de son bureau, visita l'usine. Il se montra très cordial, et plutôt agréable avec Irène, qui se sentit un peu soulagée mais resta sur ses gardes : il n'y a rien de pire que ces dirigeants faussement cool qui vous liquident ou restructurent une entreprise avec le sourire et sans un mot plus haut que l'autre, sans aucun état d'âme, en usant de la novlangue et d'entregents.

Dans les semaines qui suivirent, ce directeur la fit venir dans son bureau, avec toujours les mêmes manières affables. Elle eut un petit pincement d'anxiété. Il la fit entrer et s'asseoir. Elle se rappelait les entretiens pénibles qu'elle avait eus à cette même place, quelques mois plus tôt. L'histoire se répétait-elle?

- Comment allez-vous, Irène?
- Ça va très bien, Monsieur Favier.
- Voilà, Irène. Comme vous le savez, votre entreprise notre entreprise, je devrais dire appartient à l'important consortium qui regroupe plusieurs grosses entreprises que vous connaissez, dont certaines ne sont pas trop éloignées d'ici.
 - Oui, en effet.
- Voilà. Parmi celles-ci, il y a ACTIRED S.A. dont le siège social est à Paris et qui vient d'embaucher un nouveau directeur. Je me suis laissé dire que cet homme a entendu parler de vous. Et il voudrait vous proposer un poste... enfin, pour tout dire, il vous voudrait vous avoir à ses côtés.
 - Ah bon? Qui est-ce?
- Je vais l'appeler tout de suite; il attend cet appel. Nous allons pouvoir en discuter tous ensemble.

Comme il n'avait pas répondu à sa question et qu'il était déjà en train de composer le numéro, elle se résigna à attendre. Elle était assise, tendue, sur le bord de sa chaise.

— Allô? Bonjour, c'est Favier. Comment vas-tu? Je suis avec Irène; je viens de lui parler. Je mets le haut-parleur, tu vas pouvoir lui parler en direct.

Il appuya sur le bouton du haut-parleur.

- Bonjour, Irène. Comment allez-vous?
- Euh, bonjour. Ça va bien...

Elle crut reconnaître cette voix, mais elle n'arrivait pas à réaliser. À coup sûr, elle se méprenait.

— Vous ne reconnaissez pas ma voix?

Ces paroles avaient été prononcées avec un fort accent italien.

- Euh...
- Irène, c'est Fabrizio Buzzato! Eh oui, c'est moi! Je viens d'être recruté par ACTIRED; je suis leur nouveau directeur.
 - Ah bah, ça alors...!
- Eh oui, Irène, je vais vivre en France, maintenant; enfin, la plupart du temps, hormis les week-ends et mes déplacements à l'étranger, et je vais en avoir beaucoup : je risque de ne pas être souvent au bureau...
- Eh bien... C'est très bien pour vous. Je suis contente pour vous et je vous félicite.

Elle commençait à revenir de sa surprise, à se détendre et retrouver le sourire.

- Voilà, Irène. L'assistante qui est ici va partir en retraite très bientôt, et j'ai besoin d'une assistante de choc... et de charme, comme vous. Quelqu'un qui pourra organiser mes nombreux déplacements, faire le lien durant mes absences entre tous mes collaborateurs; tenir la boutique, quoi! Vous êtes partante?
 - Bah, ça... Et il faudrait travailler à Paris?
- Bien entendu, Irène. Ça demandera des petits sacrifices, des trajets un peu longs de votre banlieue à ici, mais croyez-moi, ça vaut le coup... et le salaire est motivant. C'est normal : c'est moi qui décide.

Elle entendit son rire clair.

- Eh bien, il faut que j'y réfléchisse...
- Bien entendu, Irène. Mais il faut d'abord que vous veniez me voir, voir l'entreprise, le cadre, votre bureau. Avec moi, vous

serez traitée comme une reine. Et puis, entre nous – et je dis ça sous le contrôle de Favier qui est avec nous – votre entreprise, qu'il dirige, ne va pas très bien, et il va certainement y avoir un plan social. De nombreux emplois sont menacés, et sans doute le vôtre. Alors vous n'avez pas grand-chose à perdre.

- Effectivement, vu comme ça...
- Allez, souriez, Irène : je vous sauve, c'est une opportunité en or.
 - Bon, quand est-ce que je peux venir vous voir?
- C'est bien, vous vous êtes décidée! Après-demain. Je vous consacrerai le temps qu'il faut...

Elle regarda celui qui était encore son patron :

— Mais... je travaille... et...

Favier lui fit une mimique lui montrant que c'était bon.

- Favier vous libérera; il est déjà d'accord. Vous savez, ça lui enlève une sacrée épine du pied, un poste de moins à supprimer. Et puis, naturellement, étant donné que vous travaillez déjà dans le groupe, je reprendrai toute votre ancienneté. Il n'y aura pas de période d'essai. Vous ne perdrez rien, pas même vos droits aux congés. Rien, je vous dis!
 - Bon, OK alors. Va pour demain après-midi.
 - Je suis à votre disposition, Irène.
- Non, c'est moi, Fabr... euh, Monsieur Buzzato, qui suis à votre disposition.

Elle ne put s'empêcher de rougir en s'entendant prononcer cette phrase.

- À quelle heure?
- Venez pour 14 heures, je vous attends.
- Entendu; je serai ponctuelle, Monsieur Buzzato.
- Mais comme d'habitude. Je le sais, chère Irène. À bientôt. Au revoir.
 - Au revoir.

Pendant tout l'entretien, son directeur, Favier, avait affiché un sourire satisfait et bienveillant. Elle avait compris que ça l'arrangeait, cette mutation. Elle se demanda s'il avait deviné que Fabrizio et elle avaient eu une aventure, mais elle se dit que ce n'était probablement pas le cas. Ils se connaissaient sans doute peu, étant l'un comme l'autre arrivés depuis peu dans leur boîte. Et puis de toute façon, qu'en avait-il à faire si c'était le cas? Vu le contexte social, il n'allait pas faire d'histoires pour laisser partir Irène, et il allait même plutôt lui donner sa bénédiction. D'autant que, puisque Fabrizio reprendrait son ancienneté et que ce serait une mutation, il n'aurait pas d'indemnité de licenciement à payer, ce qui n'aurait pas été le cas dans le cadre d'un départ négocié ou celui d'un P.S.E.

*

Irène partit juste après le déjeuner du surlendemain. Sur proposition de son patron elle avait emprunté un véhicule de service pour se rendre à la gare où elle l'avait stationné avant de prendre le train.

L'entreprise (le siège social) était située dans une tour moderne, au cœur d'un quartier assez chic de Paris. Le cadre était agréable, il faisait beau, elle était d'humeur plutôt enjouée. Les premières craintes qu'elle avait éprouvées en se levant s'étaient donc envolées, mais elle n'était pas détendue pour autant : changer d'entreprise à 52 ans, même si elle avait toutes les garanties de sécurité, était un vrai chamboulement.

Arrivée au huitième étage, elle se trouva face au poste d'accueil. La décoration était vraiment très classe, les murs recouverts de boiseries neuves. Irène se sentait toute petite, ayant peur de paraître gauche. L'hôtesse-standardiste lui demanda de patienter pendant qu'elle appelait Buzzato pour le prévenir que son rendez-vous était arrivé.

Assise au fond d'un grand et profond fauteuil de cuir beige avec son sac à main serré sur ses genoux, elle n'en menait pas large; elle était dans ses petits souliers et se sentait un peu godiche, comme une jeune fille de province qui monte à Paris, elle qui ne vivait pourtant qu'à trente kilomètres de la capitale.

Elle n'eut pas à attendre longtemps : Buzzato arriva d'un pas décidé en s'exclamant :

- Ah, Irène! Ma petite Irène... Je suis heureux que vous soyez là.
 - Bonjour, Monsieur Buzzato.

Il lui serra la main puis lui demanda de le suivre :

— Venez, je vais vous montrer mes « appartements »... et les vôtres, ajouta-t-il avec un sourire.

Il la fit entrer dans son... « bureau ». Irène n'en revenait pas; elle n'avait jamais vu pareil luxe : il devait bien faire 60 m², élégant, avec des boiseries raffinées et comportait, outre un grand bureau – celui du boss – une table de travail ronde, assez impressionnante (on aurait dit une table de salle à manger), et dans un autre coin un véritable salon avec canapé, fauteuils, table basse, et même, dans un angle, ce qui semblait un bar. Il y avait des vitrines, une bibliothèque.

Elle se demandait ce qu'elle faisait là, ne se sentant pas à sa place. Elle n'avait jamais travaillé dans un cadre semblable, ni dans une entreprise qui respirait autant l'argent. Elle restait figée, presque bouche bée.

Buzzato la regardait, amusé.

— Ah, ça vous change des bureaux de l'entreprise SETI... Et votre bureau, celui de l'assistante, se trouve juste à côté. Voyez, il y a une porte directement communicante, et nous sommes reliés par interphone : comme ça vous pouvez venir me voir à tout moment quand j'ai besoin de vous. Venez, je vais vous montrer votre bureau. L'assistante est en congé aujourd'hui.

Il ouvrit une porte à peine visible – un panneau de bois de la même teinte – et l'entraîna dans le bureau de l'assistante de direction, son futur bureau. Il n'était évidemment pas aussi grand, mais quand même d'une surface au moins égale au petit open space qui jouxtait son bureau actuel dans l'entreprise SETI. Et il respirait le luxe : bureau à plateau de verre, plantes vertes, petits meubles chics, vitrines, armoires de rangement du même bois clair et brillant. Toutes les baies vitrées teintées offraient une vue imprenable sur Paris.

Irène avait l'impression d'être dans un conte de fées.

— L'assistante qui occupe ce poste et ce bureau sera en congé à partir de la semaine prochaine, congé que je lui ai octroyé jusqu'à son départ en retraite dans trois mois... si vous acceptez de reprendre son poste, bien entendu. Vous voyez, il vous attend.

Irène le regardait avec des grands yeux, encore abasourdie.

- Vous voyez, nous serons tout près l'un de l'autre. Du moins quand je serai ici. Car avec tous mes voyages, je ne vous embêterai pas souvent, Irène : vous aurez la paix, une paix royale. Et vous n'aurez de comptes à rendre qu'à moi; personne ne vous cherchera des histoires.
- Oh, mais vous ne m'embêterez pas, Monsieur Buzzato! laissa-t-elle échapper.

Il sourit, conquis, réalisant qu'elle avait déjà sans le dire consenti à accepter le job.

- Entre nous, Irène, vous pourrez m'appeler Fabrizio; je vous y autorise, et nous n'aurons pas besoin de nous cacher. Ici, c'est moi qui décide!
 - Oui, d'accord... Fabrizio.

Il lui sourit, reconnaissant, avec un plaisir manifeste, et la prit par les épaules :

— Ah, Irène, ce que vous me ferez plaisir... J'ai déjà plaisir à être avec vous, et vous me ferez un tellement grand plaisir de travailler avec moi! Vous savez quoi? Je vous ai déjà préparé un

contrat. Je vous propose de vous asseoir dans mon bureau, oui, là, sur le canapé. Installez-vous confortablement; je vais vous laisser le lire tranquillement. Pendant ce temps, j'ai un tour à faire à l'étage, des collaborateurs à voir. Tenez. Prenez tout votre temps : je reviens d'ici un bon moment. Si vous voulez, vous pouvez vous servir un café. Vous êtes chez vous. Et si vous ne voulez pas le signer aujourd'hui, pas de problème : je vous laisserai quelques jours pour réfléchir. Mais pas trop longtemps, car d'ici la fin de la semaine je n'aurai plus d'assistante.

La laissant là, comme figée avec le contrat entre les doigts, il sortit de la pièce, refermant la porte derrière lui.

Elle avait du mal à réaliser. C'était trop, trop d'un coup. Elle passait de l'enfer (ayant cru se retrouver à la rue, virée par un patron odieux et ingrat) à un scénario où on déroulait le tapis rouge à elle, petite secrétaire. C'était magique! Elle ne comprenait pas, ne pensant pas mériter tout ça, mais elle commençait à ressentir de plus en plus l'envie de saisir l'occasion qu'on lui tendait, l'occasion de tout changer.

Elle s'assit et commença à lire le contrat. C'était un peu barbant. Il lui fallait se concentrer sur l'essentiel : les clauses, la continuation du contrat, la reprise de son ancienneté. Et puis elle pensa « Le salaire, au fait. Quel salaire? » Elle chercha, et quand elle tomba sur le chapitre « rémunération », elle ouvrit des yeux tout ronds et dut s'asseoir sur le canapé pour ne pas tomber, tant ses jambes menaçaient de fléchir : $3\ 900\ \in$ de salaire brut... Ça faisait combien en net? Presque $3\ 000\ \in$?! Près du double de son salaire actuel! Elle n'en revenait pas.

En fait de café, elle dut se servir un verre d'eau tant elle avait la gorge sèche.

Tout semblait réglo. De toute façon, qu'avait-elle à perdre? On allait supprimer son emploi chez SETI, et à son âge elle ne retrouverait pas une autre opportunité... surtout à ce salaire-là, à ces conditions-là, et dans un pareil cadre. Et elle connaissait son

futur boss... hum, même intimement. Mais qu'importe? C'était un bel homme, séduisant, qui avait toujours été adorable avec elle. Alors pourquoi mégoter?

Quand Fabrizio revint au bout d'une demi-heure, il la trouva radieuse, conquise. Il la gratifia d'un sourire charmant.

- Alors, Irène? Vous semblez contente. Je vois que vous avez lu le contrat.
 - C'est... c'est presque trop beau.
- Mais non, Irène. Vous méritez bien ça : je vous offre cette chance parce que vous l'avez méritée. J'aurais pu engager une jeune assistante débutante et la payer à un salaire de débutante, mais j'ai pensé à vous. Cette promotion était pour vous. Après ce que vous avez subi, ça n'était que justice.
- Merci, Monsieur Buzzato; je ne vous remercierai jamais assez... dit-elle, ses beaux yeux mouillés.
- Ah, Irène... vous me remercierez en faisant votre travail, en m'étant fidèle. J'ai besoin de quelqu'un tel que vous. Vous êtes précieuse.
 - Je vais signer votre contrat.
 - Parfait.

Lorsqu'elle eut signé le contrat, il lui dit :

- J'aurais voulu vous offrir une coupe de champagne, sauf que maintenant j'ai des rendez-vous. Mais ne vous en faites pas, nous fêterons ça dignement. Vous commencez lundi. Présentez-vous à 8 h 30.
 - J'y serai, Monsieur Buzzato... Fabrizio.

Il lui prit le menton et posa un baiser sur sa bouche brillante de rose à lèvres.

Elle partit, toute émue.

Une chaude collaboration

Le lundi suivant, à 8 h 10 elle était à l'accueil. La standardiste lui prépara un badge et lui dit qu'elle pouvait monter. Buzzato n'étant pas encore arrivé, elle décida d'attendre devant la porte du bureau de son nouveau boss. Elle remarqua au-dessus de cette porte un drôle de petit feu tricolore qu'elle n'avait pas vu la première fois.

À peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées qu'elle le vit sortir de l'ascenseur et la héler avec enthousiasme :

- Ah, Irène... En avance, en plus!
- Bonjour, Fabrizio.
- Pourquoi vous attendez là? Allez prendre possession de votre bureau. Allez vous installer et prendre connaissance des lieux. Ensuite vous viendrez nous préparer un café et je vous expliquerai le job.
 - À vos ordres, Fabrizio! rit-elle.

Joyeusement, il posa une main sur sa taille pour la pousser vers la porte de son bureau à elle. Il était décidément toujours de bonne humeur, et toujours plein d'entrain.

Le bureau avait été débarrassé de tout objet personnel par l'assistante de direction précédente. La clé du tiroir du bureau était sur la serrure. Elle posa son sac avant de s'apercevoir en ouvrant toutes les armoires qu'il y avait un vestiaire à cet effet; elle était encore abasourdie par le luxe de l'entreprise, par l'espace qu'on lui octroyait à elle, petite secrétaire.

Elle regarda les murs nus. Visiblement, des tableaux avaient été enlevés. « Il va falloir que j'habille un peu ça; ça fait triste et nu. Je vais demander à Buzzato si j'aurai un petit budget pour la déco. »

L'interphone retentit.

- Oui?
- Vous avez fait le café, Irène?
- Ah non, pas encore, Monsieur Buzzato, je cherche...
- Tout est dans le petit meuble bas. Mettez ça en route puis venez avec les cafés.
 - OK, Monsieur Buzzato. Je m'en occupe tout de suite.
 - Irène?
 - Oui, Monsieur Buzzato?
 - Vous m'appelez Fabrizio, n'oubliez pas.
 - Ah oui, Fabrizio. Bien sûr.

Elle trouva tout pour faire le café, comme annoncé. Elle fit passer deux expressos, les plaça sur un petit plateau en métal argenté qui devait servir à ça puis elle prit le plateau et frappa à la porte du bureau de son nouveau patron.

- Vous n'avez pas besoin de frapper, Irène, quand vous entrez par cette porte. Pour le reste, il y a l'interphone.
- Je suis désolée, Monsieur Buzz... Fabrizio. Je n'ai pas encore l'habitude.
 - Bien entendu, rit-il.

Ils s'assirent dans le canapé; elle posa le plateau sur la table basse.

— Ah, ma petite Irène, je suis content que vous travailliez avec moi, que vous soyez mon assistante, lui dit-il avec un bon sourire, et il lui caressa les cheveux.

Elle lui rendit son sourire, ravie:

- Moi aussi, Fabrizio. Je suis si heureuse, si vous saviez...
- En plus, vous êtes non seulement une grande professionnelle, mais vous êtes une si belle femme...

Il ponctua son propos en pressant doucement l'un de ses gros seins à travers le pull. Irène rougit, un peu surprise par son attitude, mais elle ne s'offusqua pas; après tout, elle lui devait tout, elle était à lui.

- Vous me flattez, Fabrizio.
- Mais non. Vous savez que je vous apprécie et que vous me plaisez.
- Oui, je le sais, Fabrizio. Mais maintenant vous êtes mon patron. Il ne faudrait pas que les gens... je veux dire, dans l'entre-prise...
- Pourquoi croyez-vous que j'ai un petit feu tricolore à l'entrée de mon bureau, Irène? Et nous avons une porte de communication entre nos deux bureaux : elle est là pour qu'on s'en serve.

Tout en lui parlant il lui caressait la bouche du bout des doigts. Il semblait fasciné par le rose à lèvres brillant qui soulignait avec splendeur la petite bouche d'Irène.

- Vous savez ce qui me ferait plaisir, là, maintenant, Irène?
- Euh, non...
- J'aimerais que vous me suciez pendant que je termine mon café.
 - Euh... mais...

Et elle désigna la porte d'entrée.

— J'ai mis le feu rouge, ma petite Irène.

Elle sentit une chaleur et une rougeur intenses lui monter au visage, mais elle n'avait rien à lui refuser. Fabrizio était en train de lui peloter ses gros nichons, et il avait l'air très excité.

— Sortez ma queue, Irène, lui dit-il d'une voix grave et presque éteinte.

Elle s'était tournée et s'attaquait à sa braguette tandis qu'il lui malaxait littéralement les roploplos. Elle était terriblement troublée, et le fut encore plus quand elle extirpa du pantalon une queue épaisse et raide comme du bois.

Elle allait descendre du canapé pour se mettre à genoux quand Buzzato l'arrêta :

— Restez sur le sofa, ma petite Irène. Vous vous pencherez.

Elle dut s'installer tant bien que mal à quatre pattes et se pencher sur lui pour prendre sa queue en bouche; elle se mit à la sucer lentement. Fabrizio ferma les yeux en soupirant de plaisir tandis que sa main errait sur le flanc d'Irène et descendit jusqu'à sa croupe ronde qu'il palpa avec délectation. Puis, tandis que la bouche féminine s'activait sur le gland et la hampe, il remonta son pull et dégrafa le soutien-gorge de sa pulpeuse secrétaire, libérant les gros nichons mous. Il les prit à deux mains, les malaxa, les pelota vicieusement, les faisant rouler entre ses doigts en grognant de satisfaction.

Il la supplia presque:

— Ah, Irène, caressez-moi la queue avec vos gros seins...

Elle interrompit sa fellation et, sans lâcher le vit, promena ses nichons sur le membre viril. Le contact était doux et chaud. La peau des seins était soyeuse.

Fabrizio continuait à la peloter sans retenue, puis il implora :

— Irène, je voudrais vous baiser entre les seins...

Elle sourit, charmée et flattée malgré elle par la fascination qu'il semblait ressentir pour ses grosses loches. Cette fois elle descendit du canapé pour se mettre à genoux entre les jambes de son patron. Elle prit son phallus, le plaça entre ses gros seins, les referma sur lui, puis entama des mouvements de piston, les interrompant de temps en temps pour gober le gland de l'homme.

Elle devenait vraiment salope. Elle s'étonnait elle-même.

Buzzato était aux anges! Il caressait ses épaules et son dos replet, contemplant l'excitant tableau; il adorait voir l'extrémité de son nœud disparaître entre les jolies petites lèvres roses d'Irène et coulisser en cadence entre ses gros nichons.

Elle sentit monter le plaisir de l'homme : le phallus durcissait et palpitait entre ses doigts, et elle l'entendit râler de plus en plus fort. Alors elle le prit en bouche et se mit à le pomper à une vitesse élevée et en y mettant tout son cœur, pressant de plus en plus fort ses lèvres sur le membre.

Elle se sentit victorieuse et pleinement satisfaite quand il lui déchargea dans la bouche en poussant des cris rauques. Elle reçut les jets de semence et s'empressa de tout déglutir : il s'agissait que la queue de son patron soit bien propre.

- Ah, Irène, Irène... quel plaisir de vous avoir à mes côtés!
- Mais c'est un plaisir partagé, Fabrizio, lui dit-elle avec un petit sourire de connivence.

Il reprenait peu à peu ses esprits. Irène rattacha son soutiendoudounes et remit sa coiffure en place.

- Oh, ma pauvre Irène... vous êtes excitée?
- Je ne vais pas vous mentir, Fabrizio.

Elle effleura son entrejambe; elle sentit qu'elle était toute mouillée.

— Venez ici, ma petite Irène.

Il glissa sa main sous sa jupe.

— Descendez votre culotte.

Comme une poupée, Irène se laissa faire. Elle n'eut d'ailleurs pas à s'exécuter puisque c'est son patron qui lui descendit son brésilien, qui tomba jusqu'à ses pieds. D'instinct, elle écarta les cuisses.

— Vous n'aurez pas besoin de culotte pour travailler avec moi, Irène. D'ailleurs, vous aurez la consigne de ne jamais en porter. Ainsi vous serez à tout moment parfaitement disponible.

Elle ferma les yeux tandis que les doigts de Buzzato étaient montés entre ses cuisses et avaient trouvé la vulve entrouverte et bien mouillée; maintenant elle se laissait branler.

— Mmmm... j'aime votre chatte, Irène, murmura-t-il. Elle est toute douce et toute humide. Je suis ravi de savoir que c'est moi qui vous ai mis dans cet état...

Ses doigts glissaient d'arrière en avant dans sa fente toute gluante. Irène se laissait faire, les cuisses écartées, la jupe à peine retroussée. Elle avait conscience de sa posture obscène, mais elle s'en foutait : elle avait trop envie d'être soulagée, elle voulait être débarrassée de cette tension sexuelle. Sur un petit nuage, elle se laissait bercer par cette ambiance euphorique, érotique, et même dans ses souvenirs les plus chauds de l'époque où elle était jeune fille, elle n'avait jamais vécu de telles sensations.

Son plaisir monta très vite. Fabrizio la branlait de plus en plus vite, entrait une fois sur deux un doigt en elle tandis que son autre main lui caressait les fesses. Elle commença à pousser des petits couinements mêlés de soupirs, se mordait les lèvres, la bouche pincée pour se retenir de crier.

— Ne vous retenez pas, Irène; jouissez, criez : les murs sont parfaitement isolés du point de vue phonique. Personne ne vous entendra.

Dans un geste charmant de coquetterie féminine, Irène mit son poing devant sa bouche, mais se mit à crier quand Buzzato lui glissa son majeur gauche dans l'anus tandis que le majeur droit branlait son vagin. Il porta les doigts de sa main droite à sa bouche, les suça goulûment, puis il saisit Irène par les fesses pour l'attirer à lui et colla sa bouche contre sa vulve pour la lécha en aspirant à grand bruit le suc de la femme mûre qui n'en finissait pas de jouir. Elle hoqueta. Son orgasme eut un nouveau paroxysme quand la langue de Fabrizio entra en elle et qu'il ventousa son bourgeon tout durci. Ses jambes eurent comme un tressautement puis elle soupira profondément; son plaisir retombait.

Buzzato la contempla, et lui dit:

— Vous êtes belle, Irène. Vous êtes encore plus belle quand vous jouissez.

Elle eut un petit rire nerveux et lui caressa les cheveux.

— Vous comprenez maintenant pourquoi je ne voulais pas d'une jeune assistante débutante? Qui mieux qu'une femme comme vous pourrait être aussi désinhibée? Qui se donnerait si totalement à moi comme vous?

- Oh oui, je suis à vous, Fabrizio, toute à vous!
- Bon, reprenons-nous. Nous allons nous mettre à bosser. Venez, je vais vous expliquer le boulot.

Il l'emmena vers son bureau. Il s'assit et attira Irène à lui, l'assit sur ses genoux. Elle gloussa, un peu surprise, mais c'était agréable, cette façon de ne pas rompre le charme érotique comme ça, d'un seul coup. Il lui expliqua ce qu'elle avait à faire, une main posée sur ses cuisses, l'autre sur sa hanche rebondie. Heureusement qu'ils s'étaient soulagés juste avant sinon il aurait été distrait par les gros lolos d'Irène qu'il avait sous les yeux, et il aurait eu les mains qui ventousent.

Fabrizio était souvent en déplacement, la plupart du temps à l'étranger; il n'était au bureau qu'une à deux journées par semaine. Elle était chargée d'organiser ses déplacements, de réserver ses billets d'avion, ses nuitées à l'hôtel, ses locations de voiture. Il lui fournit une liste d'endroits où il avait l'habitude de descendre, ainsi que des solutions de rechange, au cas où. Elle devait gérer sa boîte mail, et aussi être joignable 24 heures sur 24 sur son portable, ce qui était la seule vraie contrainte. Une contrainte n'avait pas plu à l'assistante précédente, qui ne l'avait pas vraiment acceptée, et avec qui, du coup, ça ne s'était pas trop bien passé.

- Ça ne me dérange pas, Fabrizio. Parce que c'est vous. Il n'y a pas de raison que vous ne puissiez m'appeler même la nuit si vous êtes en galère au fin fond de l'Afrique. Et mon mari, s'il n'est pas content... Par contre, je continuerai à vous vouvoyer en toutes circonstances : je ne voudrais pas éveiller de soupçons. Et je ne veux pas de traitement de faveur. Je ferai mon boulot, et tout ce que vous me demanderez : je tiens à mériter mon salaire.
- Merci, ma petite Irène, lui répondit-il, ému et avec un sourire reconnaissant. Si tout se passe bien, je vous ferai peut-être passer cadre l'année prochaine.

- Ohhhh... je ne vous en demande pas tant, Fabrizio, c'est trop!
- Mais non, mais non, si vous le méritez... et je sais que vous le mériterez.

*

Le commencement de cette nouvelle carrière se passa formidablement bien. Irène, en bonne professionnelle, comprit vite ce qu'elle avait à faire et s'acquitta de ses tâches avec brio. Elle apprit vite ce qui tenait à cœur à Fabrizio dans l'organisation de ses déplacements, comme la gestion des clients, notamment quand il y avait des aléas. De toute façon Fabrizio, l'avait déjà vue à l'œuvre quand il était le client de SETI, et il savait combien elle savait se mettre en quatre pour arranger les choses, arrondir les angles : c'était la parfaite petite secrétaire.

Bien entendu, tout n'était pas toujours facile, surtout pour le patron qui, bien que se montrant toujours cool, devait encaisser par moments une pression énorme. Il s'efforçait de ne pas le montrer, mais Irène, qui le connaissait bien, savait quand il était stressé. Elle essayait tant bien que mal de le détendre, ce qui n'était pas toujours totalement possible dans les moments les plus difficiles, mais il lui était reconnaissant des efforts qu'elle faisait pour qu'il se sente bien.

Même dans les pires moments de stress, il était content quand il pouvait prendre un moment pour se retrouver avec sa petite Irène dans son bureau, pour se faire cocooner. C'était une vraie détente, un précieux moment de paix où il pouvait décompresser alors qu'elle s'occupait de lui.

Ils fermaient les portes et tentaient d'oublier le monde extérieur et tous leurs soucis.

Un jour, le P.D.G. l'avait particulièrement mis sous pression, avait critiqué sa stratégie, remis en cause tout ce qu'il faisait, et il avait dû encaisser ça devant tout son staff. Il s'était défendu, avait

serré les dents, mais c'est très remonté qu'il était retourné en fin de matinée dans son bureau. Mais, même dans ces moments-là, il ne passait pas sa mauvaise humeur sur Irène. Elle aurait bien essayé de le calmer, de le cajoler, mais il ne tenait pas en place, tournant en rond dans son grand bureau en vociférant. Les injures contre son P.D.G. pleuvaient. Heureusement, la pièce était parfaitement isolée.

Irène assistait à ce triste spectacle, impuissante. Elle essayait de l'apaiser, mais il était comme un lion. Elle n'essaya même pas de le toucher, ni de lui proposer un massage. Il finit par tarir son flot de récriminations envers son bourreau, à court d'arguments et de propos acides.

Irène tenta de le consoler en lui caressant le cou et les épaules. Il se laissa faire, mais ses mâchoires étaient toujours serrées et il avait un regard dur. Alors elle se laissa tomber à genoux devant lui et commença à lui caresser les cuisses en remontant, et guettant sa réaction. Elle avait peur qu'il l'envoie balader, mais il la laissa faire. Alors elle se sentit encouragée et continua en massant son entrejambe. Estimant qu'il n'avait pas trop la tête à ça, elle aurait compris qu'il la repoussât gentiment, mais il ne le fit pas et caressa les cheveux d'Irène un peu distraitement.

— Mon pauvre Fabrizio, vous ne méritez pas ça, je le sais. Laissez-moi faire, je vais vous détendre.

Elle ouvrit sa braguette. Elle avait peur de l'échec. Elle savait que les hommes, quand leur esprit est préoccupé, perturbé, ont parfois des réponses physiologiques stoppées, bloquées, même si elle savait que Fabrizio était plutôt un étalon toujours prêt pour la bagatelle. Il le lui avait prouvé à maintes reprises, quand, notamment en débarquant le matin après une mauvaise nuit passée dans l'avion, il l'avait saillie sur le canapé du bureau, témoignant de ressources étonnantes pour un homme fatigué.

C'est vrai qu'après quelques jours d'absence pour ses déplacements à l'étranger, leurs retrouvailles commençaient souvent par ce rituel.

Aussi ne fut-elle qu'à moitié surprise de constater que la queue de Fabrizio durcissait – et très rapidement – dans sa main; il est vrai, sous l'effet des caresses dont elle était devenue experte. Elle la prit rapidement en bouche et se mit à la sucer comme elle savait si bien le faire, d'abord lentement en pressant bien le membre entre ses lèvres et sur sa langue, puis en augmentant l'amplitude de ses va-et-vient. Fabrizio commençait à se détendre en même temps que son vit continuait à se tendre, à durcir dans la charmante petite bouche d'Irène.

Il lui caressait la tête et le visage en murmurant :

— Hum, Irène... ma petite Irène... heureusement que vous êtes là... J'ai de la chance de vous avoir...

Elle continua de le sucer longtemps. Son membre ne mollissait pas, mais l'acte était parti pour s'éterniser. Irène ne savait pas quoi faire d'autre que de continuer. Alors, à un moment, Fabrizio prit le menton d'Irène dans sa main, l'invita à cesser sa fellation et lui dit :

— Venez, Irène; venez sur le sofa.

Elle se releva et il l'entraîna vers le canapé en la prenant par la main, puis il lui intima d'une voix calme :

— Mettez-vous à genoux sur le bord.

Elle s'installa comme il le lui avait demandé, appuya ses mains sur le dossier et attendit. Fabrizio, soudain surexcité, remonta la jupe de sa secrétaire un peu brutalement et la replia sur ses reins, dévoilant la croupe sublime, bien mise en valeur par un collant-porte-jarretelles noir super sexy. Bien évidemment, se conformant aux consignes de son patron, elle ne mettait plus de culotte depuis qu'elle travaillait avec lui.

— Hummm, ma chère petite Irène, vous m'avez gâté aujour-d'hui!

Ses mains, confirmant le ravissement qu'il éprouvait à une telle vue, se mirent à couvrir de caresses le beau fessier ainsi dégagé par l'échancrure du nylon noir. Il se mit à lui palper nerveusement les fesses, les pressant, lui pelotant l'intérieur des cuisses au passage. Puis soudain, d'un geste rageur, il arracha à deux mains les parties du collant servant de jarretelles, remonta avec violence la partie du haut, libérant ainsi totalement la croupe jusqu'au bas des reins, descendit brutalement les lambeaux de collant qui couvraient encore le haut des cuisses et les hanches, et pelota d'une main ferme et puissante les chairs ainsi mises à nu. Puis, sans autre forme de procès, il présenta son vit à l'orifice de la conque, et d'une seule poussée la pénétra à fond.

Irène poussa un cri de surprise. Son vagin était heureusement moite, mais elle sentit toute la longueur du phallus en elle, qui se mit aussitôt à la pilonner à grands coups de boutoir. Sous la saillie du vigoureux étalon, elle se mit à pousser de grands cris aigus de femelle. Elle s'accrochait au tissu du canapé qu'elle avait agrippé du bout des doigts, mais devait contenir les poussées du mâle qui ébranlait sa chatte comme s'il voulait la perforer.

Il se retira au bout de quelques instants puis dit d'un ton bas :

— Je suis désolé, Irène, mais aujourd'hui je veux plus de vous; j'en ai besoin.

Et, lui écartant les fesses, il se mit à lui lécher la rosette à grand bruit.

Elle avait compris; elle serra les dents. Ce qui ne l'empêcha pas de pousser un long râle quand Fabrizio força sa petite pastille et lui enfonça lentement mais sûrement sa pine longue et raide dans le cul! Il ne fit même pas de pause dans sa progression : d'une seule poussée il l'avait embrochée jusqu'à la garde, jusqu'au fond de ses entrailles!

Ça faisait longtemps qu'il ne l'avait pas enculée, mais les fois précédentes il avait pris son temps; il lui avait lubrifié longuement la rosette avec du gel avant de la sodomiser puissamment et avec fougue, et elle avait pris son pied, étonnée de jouir par le cul, chose qu'elle n'avait jamais ressenti avant. Mais là, elle avait l'impression d'être empalée, sacrifiée comme une grosse poule.

Fabrizio, conscient de la brutalité de la pénétration, attendit un peu avant de continuer, se retira lentement, la lubrifia davantage avec sa mouille, puis commença à la pilonner, lui perforant littéralement le petit trou. Elle sentait son canal qui s'ouvrait, l'absorbait; la sensation qui lui avait coupé le souffle au début s'était estompée et elle commençait à apprécier, malgré la brûlure au niveau de l'orifice.

— Vas-y, mon grand, défoule-toi! Baise-moi! Sodomise-moi! Venge-toi!

Tout heureux de cet encouragement, soudain déculpabilisé – car il avait eu honte une seconde d'avoir fait mal à son Irène – il se mit à l'enculer à grands coups de reins, longs et souples. Il lui avait mis les seins à l'air par-dessous le soutien-gorge et les malaxait avec passion. Il la baisait par le cul, se sentait bien serré, éprouvant une sensation incroyable et libératrice.

— Ah, c'est bon de t'enculer! Tu prends bien, tu es bonne par le cul...!

Il l'avait fait se redresser un peu, lui léchait le cou, lui suçait les oreilles et, en bon baiseur, avait glissé deux doigts dans sa fente. Il la baisait par le fondement, l'enculait à une cadence accrue et la branlait en même temps avec fougue.

Elle retrouvait son Fabrizio, son mâle italien, son patron bienveillant et tendre.

Sous l'effet conjoint de cette caresse et du pieu qui lui ramonait les entrailles en appuyant sur sa zone G, elle se mit à partir bruyamment dans un long roucoulement, une plainte déchirante de femelle touchée, achevée par le plaisir.

La voir ainsi jouir sous son action, sous ses caresses, flatta son ego de mâle, de séducteur conquérant qui possédait sa petite blonde; celle qu'il avait tant et longtemps désirée, et qui lui appartenait maintenant au-delà de ce qu'il aurait pu imaginer auparavant, cette jolie secrétaire quinqua, féminine et raffinée, qui prenait tellement soin de lui fit rapidement monter le plaisir en lui, et il déchargea en poussant des cris de bête blessée, lui envoyant son foutre tout au fond des entrailles.

Il resta un moment imbriqué en elle, encore haletant, son nœud coincé par le petit sphincter d'Irène, lui caressant doucement les seins et son cou. Un bras derrière elle, elle lui caressait les cheveux, toute heureuse d'être à lui, profitant de ce moment de tendresse.

- Ma petite Irène, lui murmura-t-il amoureusement, merci d'être là pour moi. Vous me faites tellement de bien... Heureusement que je vous ai!
- Oh, vous me faites du bien aussi, Fabrizio. Même si le début était un peu brutal, j'aime vous sentir ainsi en moi, j'aime vous voir à l'œuvre, mon grand mâle fougueux... C'est si bon, Fabrizio! Nous n'aurions pas de telles baises, nous n'aurions pas de telles séances de plaisir si nous étions mari et femme.

Il sortit à regret de son petit trou, la libérant de son étreinte.

Il manquait une douche dans ce grand bureau; ils s'essuyèrent avec les serviettes en papier et Irène se rafraîchit le visage avec de l'eau minérale, puis ils retournèrent à leurs activités avant le déjeuner.

*

Quelques mois après, elle passa cadre comme promis, bien que n'ayant aucun salarié sous ses ordres; et cela grâce à Fabrizio, bien entendu. Cela allait avec de nombreux avantages et une augmentation plus que conséquente. Elle était ravie.

Elle ne manquait aucune occasion de montrer sa reconnaissance à Fabrizio, son patron chéri, pour qui elle était toujours disponible, tant physiquement que sexuellement. Elle acceptait d'être dérangée le samedi, voire le dimanche, d'être appelée la nuit, ce qui arrivait très rarement; et encore, c'était souvent pour pas grand-chose,

pour qu'elle l'écoute s'épancher, passer son vague à l'âme, évacuer son stress.

Elle était toujours attentive et tendre, chaleureuse, presque comme une mère.

Le mari d'Irène se plaignait, maugréait, lui reprochant d'être une esclave pour son patron, mais Irène le faisait vite taire quand elle lui rappelait quel salaire elle touchait (deux fois celui que lui avait avant de partir en retraite), et elle souriait intérieurement, pensant « Oui, je suis une esclave; et si tu savais... même une esclave sexuelle, mais j'aime ça! Je l'ai choisi. Et mon « maître » est un amour pour moi : il me comble à tous points de vue, et aussi sexuellement! »

Elle était toujours prête et apprêtée pour lui, toujours disponible, son cul et sa chatte à portée de main sous sa jupe ou sa robe (elle ne portait des pantalons que lorsqu'il était en déplacement), toujours bien maquillée, élégante, féminine et sexy. Elle avait un gros budget coiffure, et son mari s'étonnait de la voir aussi coquette. Il se disait simplement qu'elle refusait de vieillir et qu'elle faisait des efforts désespérés pour plaire encore.

Mais il faut bien dire que c'était réussi...

Les jours où Fabrizio était au siège, quand Irène arrivait au bureau, après le bonjour le rituel du matin consistait en café qu'elle faisait couler pour eux deux, rien qu'eux deux (sauf quand il avait, rarement, des rendez-vous très tôt), puis souvent une pipe qu'elle lui prodiguait pendant qu'il dégustait la deuxième tasse. Elle s'était habituée à avoir ce goût sucré dans la bouche après avoir avalé sa semence blanche juste après le café.

Souvent, quand il avait besoin d'elle et qu'elle recevait ses consignes debout à côté de son bureau, il passait une main sous sa jupe et faisait glisser ses doigts entre ses fines lèvres sexuelles; avant de la libérer, il suçait ses doigts goulûment. Parfois il glissait un doigt dans son sillon fessier jusqu'à trouver son œillet et l'y

enfonçait avec félicité. Irène se tortillait, gloussait, se laisser branler le cul avec joie.

Désormais, ils avaient toujours des lingettes dans leur bureau.

Si à la fin de journée ils étaient restés tard pour travailler, ils profitaient que les bureaux étaient presque vides; alors il la prenait, lentement, puis passionnément, et ils se donnaient du plaisir. Cette explosion orgasmique les vidait, les lavait de tous leurs soucis de la journée, de tout le stress accumulé.

C'était un méditerranéen, plutôt autoritaire, assez traditionnel, l'archétype de l'étalon séducteur, mais il n'était pas avare quand il s'agissait de lui donner du plaisir. Il faut dire qu'il la trouvait toujours appétissante; après plusieurs années, elle lui faisait toujours autant d'effet : rien qu'à la voir en bottes avec ses bas noirs ou fumée, en jupe marquant bien sa croupe et avec un pull moulant ses gros roploplos, il bandait déjà!

Elle savait aussi ce qu'il aimait comme tenue vestimentaire, et elle n'en se privait pas.

Il lui arrivait donc souvent de lui ordonner de fermer la porte, les sourcils froncés, sans lever les yeux de son écran. Il allumait le petit feu rouge discrètement. Quand elle s'en apercevait, elle en frémissait d'avance. Puis il se levait, faisait le tour de son bureau, la renversait – plutôt qu'il l'asseyait – dessus, lui remontait jupe ou robe, et il lui bouffait littéralement la chatte comme un affamé. Parfois ça se terminait par une bonne levrette, penchée sur le bureau, et elle se faisait saillir avec force en admirant le magnifique panorama par les baies vitrées.

*

Fabrizio resta en poste pendant plus de huit ans, puis il fut mis sur la sellette. Il négocia son départ, sachant qu'il allait retrouver un job dans une entreprise importante aux Pays-Bas.

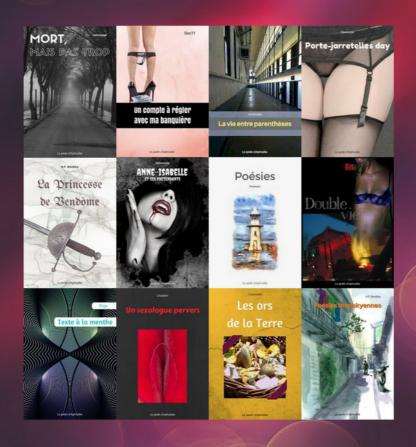
Le patron qui lui succéda était un type un peu plus jeune, sans état d'âme, plutôt indifférent. Au bout de six mois il voulut la remplacer par une assistante plus jeune et moins chère, mais comme ça lui aurait coûté bonbon de lourder Irène ou de lui faire signer une convention de rupture (vu son salaire et qu'on n'avait rien à lui reprocher car elle avait continué à faire son boulot avec zèle, les prestations sexuelles en moins), on la reclassa à un poste subalterne, sans intérêt, mais au même salaire. C'était une mise au placard, un poste ennuyeux, mais on lui foutait la paix.

Elle s'accrocha, travailla jusqu'à sa retraite à l'âge de 62 ans.

Elle continua à venir sans culotte, et les journées lui paraissaient moins longues quand elle glissait sa main sous sa jupe, sous son bureau, et se caressait la chatte en repensant à cette magnifique carrière au service de Fabrizio, à ses étreintes et à ses coups de reins.

Dans son bureau pour elle toute seule, petit mais tranquille, entre deux orgasmes elle essuyait une larme d'émotion.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant : https://www.le-jardin-aphrodite.fr





Création et distribution : Le jardin d'Aphrodite